

PRATIQUES ÉCOFÉMINISTES EN BELGIQUE FRANCOPHONE

Auteure Raquel Reyes i Raventós





Inscrite dans une démarche d'Éducation Permanente,
notre association analyse les questions de genres, familles et sexualités
à travers diverses formes de publications et rencontres citoyennes.

Étude décembre 2022

Auteure : Raquel Reyes i Raventós

Adaptation d'un mémoire dans le cadre du Master de spécialisation en études de genre

Relecture : Frédou Braun et Annick Honorez

www.corps-ecrits.be

Éditrice responsable : Annick Honorez | Place Galilée, 6 | 1348 Louvain-la-Neuve

Conception graphique : vabene-studio.be

Adaptation graphique : lebruitdesimages.com



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Pratiques écoféministes en Belgique francophone

Auteure : Raquel Reyes i Raventós

SOMMAIRE

Introduction	9
De la théorie à la pratique	13
Écoféminisme, de quoi parle-t-on ?	13
Des pratiques écoféministes en Belgique francophone ?	17
Méthodologie et premières approches du terrain	20
La présence des écoféminismes en Belgique francophone : fiction ou réalité ?	23
Les groupes et leurs pratiques	23
Composition et caractéristiques des groupes	35
La notion du genre et les écoféminismes : pratiques et défis	49
Au-delà du rationnel ? Un cas particulier : les sorcières	61
Conclusion	66
Bibliographie	69

Remerciements

Je tiens à remercier de tout cœur Fanny, Jules, Emmanuel·le, Antigone, Duudinka, Catherine, Claudine, Aline, Julien, Frédou, Laura, Caroline, Pascale, Marie et Selma, ces constructrices de réflexions et faiseuses d'alternatives, qui luttent pour veiller à la survie de la planète. Vous avez été une vraie source d'inspiration pour moi et j'espère que vos expériences pourront en inspirer d'autres.

Je souhaite également remercier Benedikte Zitouni et Natalie Grandjean dans le cadre de ma recherche universitaire.

INTRODUCTION

Depuis les années 70, l'écoféminisme revient par vagues successives dans différents lieux sur la planète, tant en écho à des urgences dénoncées par certains mouvements sociaux qu'avec la publication de quelques ouvrages clés. Corps écrits a suivi de près les évolutions de ce mouvement depuis ces dernières années : mouvement parfois fluctuant, et surtout révélant une articulation des luttes indispensable et nourrissant tout autant les actions associatives institutionnelles que collectives et citoyennes. Nous avons voulu dès lors analyser les pratiques émergentes, ou déjà existantes, en Belgique francophone qui pourraient relever d'une lecture écoféministe des enjeux que la société connaît aujourd'hui. Sur la base d'un mémoire universitaire¹ dans le cadre du Master de spécialisation en études de genre, réalisé en pleine crise covid, nous avons alimenté la recherche pour en faire une étude en Éducation permanente. Et ainsi la diffuser au plus grand nombre. En soulignant bien sûr que le répertoire des pratiques et l'analyse des réflexions sont valables actuellement en 2022, mais devront continuellement être remises à jour.

Si l'écoféminisme, en tant que mouvement social et courant de pensée, a depuis longtemps fait l'objet de nombreux travaux scientifiques au niveau international, les recherches sur ce sujet sont plus récentes et plus rares en Belgique. Quelques études sont cependant apparues dernièrement, couvrant des thématiques très diverses à l'image de ce courant de pensée qu'est l'écoféminisme. Néanmoins, aucune étude sociologique ne se serait encore penchée sur les pratiques écoféministes en Belgique, à l'exception de deux mémoires, l'un portant sur les pratiques d'auto-gynécologie avec une analyse au niveau juridique et l'autre sur un cercle de

1 Raquel Reyes i Raventós, *Au prisme de l'écoféminisme, un regard sur les groupes et les pratiques présentes en Belgique francophone. Quelle(s) forme(s) prennent les pratiques écoféministes ?*, Master de spécialisation en études de genre, 2021

femmes et son lien avec l'écoféminisme. Cette question reste toutefois très importante et cela pour deux aspects principaux. D'une part, l'écoféminisme est depuis sa création un mouvement très vaste qui englobe différents courants et formes de mise en pratique. D'autre part, il est un mouvement ancré dans l'action depuis son origine, indépendant des courants théoriques, développés plus tard au sein des universités.

Cette étude propose d'analyser les actions, les activités et les modalités d'organisation mises en place par des groupes de personnes qui s'identifient comme écoféministes, ou qui s'en inspirent. Sur base d'un corpus de théories sociologiques et philosophiques caractéristiques des écoféminismes et à partir d'entretiens réalisés en 2021 avec des personnes membres de ces collectifs ou ces groupes, les pratiques mises en place sont mises en lumière, quand bien même ces dernières n'étaient pas au préalable considérées comme des pratiques spécifiquement écoféministes.

Ainsi, l'étude prétend répondre aux questions de recherches suivantes : quelles formes prennent les pratiques écoféministes en Belgique francophone ? Plus globalement, quelles sont les pratiques qui lient écologie et féminisme et quelles formes prennent-elles ? Qui participe à ces actions ? S'agit-il de pratiques plutôt individuelles ou plutôt collectives ?

Pour répondre à ces différentes interrogations, l'écoféminisme a été utilisé comme fil conducteur. Les différents courants de l'écoféminisme ont comme point de départ l'analogie entre l'exploitation des femmes et l'exploitation de la nature, qui sont toutes deux utilisées au même titre, c'est à dire en tant qu'Autre; exploitation pouvant s'élargir finalement à ceux et celles ou toute chose, considérées comme « autres ».

Dans le cadre de cette étude, plusieurs auteures s'inscrivant dans le cadre des réflexions écoféministes sont mobilisées, certaines se reconnaissant écoféministes, d'autres pas. Le recueil de textes écoféministes que constitue l'ouvrage *Reclaim* dirigé par Émilie Hache² apporte une vision incontournable de la diversité des

2 Émilie Hache (éd.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, Paris, 2016

écoféminismes, en théorie comme en pratique. Les ouvrages de Starhawk et de Silvia Federici sont bien entendu des sources essentielles à notre réflexion. Une enquête via des entretiens semi-directifs reste la base de la méthodologie pour analyser la composition des groupes des personnes interrogées et les actions menées afin de comprendre en quoi elles peuvent être qualifiées de pratiques écoféministes. Une attention particulière est portée sur l'expérience de ces personnes et de ces collectifs, ainsi que leur propre perception de l'écoféminisme.

Dans le cas de cette étude, la chercheuse est une personne qui s'identifie comme femme, « blanche », hétérosexuelle, issue de la classe moyenne, professionnelle du secteur de la coopération internationale et originaire d'un autre pays européen. Consciente de l'importance des savoirs situés, de cette position dans la recherche et loin de vouloir atteindre une prétendue neutralité, la chercheuse s'est proposée de prendre ceci comme point de départ en tenant compte des biais implicites qu'il pourrait y avoir. Une autre caractéristique du mémoire initial avait été la volonté de donner la parole et de la visibilité aux personnes qui expliquent ce qui les anime, en partageant leurs points de vue sur le sujet et en donnant de la valeur à ce qui compte pour elles. Cette volonté continue dans la présente étude. En même temps, la volonté d'avoir un regard « neutre » est aussi présente, de ne pas juger ni disqualifier, de ne pas prendre parti en faveur de l'une ou l'autre forme d'écoféminisme, en particulier vis-à-vis des écoféminismes spirituels (discrédités avec l'entrée des théories écoféministes dans le monde académique). Cette recherche n'est cependant pas exempte de possibles biais, liés à certains choix réalisés. À partir du point de vue situé de la chercheuse, il se peut qu'elle n'ait pas pu identifier d'autres mouvements qui travaillent la question depuis d'autres points de vue, notamment des associations de la diaspora. Un autre choix épistémologique a été de mobiliser la littérature sur les écoféminismes écrite ou traduite en français (vu l'hypothèse de l'influence de la France en ce qui concerne l'entrée de l'écoféminisme en Belgique). Ceci a pour effet d'invisibiliser des lectures d'autres parties du monde, notamment d'Amérique Latine, qui auraient pu donner une autre vision, mais aussi contribuer à la

visibilité d'autres courants écoféministes, moins centrés sur l'Occident que la plupart des discours écoféministes que l'on trouve en Belgique³.

Par ailleurs, cette étude se concentre sur les pratiques. Dans le contexte de la crise covid, la plupart des activités en présentiel étaient annulées et avaient lieu en ligne. Il se peut donc qu'il y ait des écarts entre ce qui est dit et ce qui est fait par les personnes interviewées au sein de ces groupes, ce qui n'a pas pu être vérifié. Il est aussi important de noter que les personnes se sont exprimées en leur nom, et - dans la plupart des cas - pas en tant que porte-paroles de leur groupe, collectif ou association.

3 Un des constats des différentes activités ou conférences sur l'écoféminisme auxquelles la chercheuse a participé, mais aussi dans les articles écrits, est la répétition du récit : pour expliquer l'écoféminisme, le point de départ est Françoise d'Eaubonne avec son ouvrage *Le Féminisme ou la mort*, suivi des explications sur les actions de *Women's Pentagon Action* et *Greenham Commons*. Myriam Bahaffou et Julie Gorecky dans la préface à l'édition récente de *Le féminisme ou la mort*, expliquent que, selon la sociologue Dorceta E. Taylor, les textes écrits par des personnes racisées ne seraient pas reconnus comme écoféministes parce que la construction de l'écoféminisme aurait été faite sur base de l'expérience des femmes blanches.

DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Écoféminisme, de quoi parle-t-on ?

L'écoféminisme, en tant que courant social, politique et théorique, est utilisé comme fil conducteur de cette étude : les principaux éléments qui caractérisent les écoféminismes sont explorés pour approfondir la problématique et la question de recherche de cette étude, ainsi que les intuitions qui la guident. La volonté est depuis le départ d'en faire une recherche féministe.

Tenter de définir et délimiter les écoféminismes est une tâche ardue, vu les différents courants existants, et en même temps, une tâche contraignante qui ne ferait pas justice à la richesse et à la diversité du mouvement⁴.

Ceci dit, même si l'écoféminisme n'est pas une pensée qui puisse être définie concrètement, nous retrouvons des éléments similaires. Le principal dénominateur commun des écoféminismes est **l'analogie entre l'exploitation de la nature et l'exploitation des femmes, qui résulte de la domination masculine**. Dans un dualisme nature/culture, les femmes ont été situées du côté de la nature et considérées comme les « autres », dans une position d'objet qui en permet l'exploitation au même titre que la nature, traitée comme une ressource.

Françoise d'Eaubonne⁵, auteure et activiste française, a utilisé le terme d'écoféminisme en 1974 pour la première fois pour nommer cette analogie. Ce concept n'a pas été repris en France à ce moment-là. En parallèle, il a été développé à l'étranger dans les

4 Dans la mesure du possible, le terme « écoféminismes » sera donc employé au pluriel afin de tenir compte de cette diversité.

5 Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, 2^e éd. Paris, le passager clandestin, (1974) 2020

années 80, dans le cadre d'un mouvement indépendant dans le monde anglophone puis dans d'autres continents et régions, notamment en Amérique latine et en Asie.

En parallèle à l'analogie entre l'exploitation de la nature et l'exploitation des femmes, selon Jeanne Burgart Goutal⁶, professeure en philosophie et auteure, nous retrouvons d'autres points communs qui sont, en même temps, source de divergences et de questionnements :

- ⇒ **Le système** : une des caractéristiques des écoféminismes est la reconnaissance de l'articulation des différentes formes de domination (sexisme, spécisme, classisme, racisme, colonialisme, validisme...), sans donner plus d'importance à un rapport de domination en particulier. C'est pour cette raison qu'il est impératif d'étudier et d'analyser les liens existants entre ces rapports à plusieurs niveaux (économique, social, symbolique, historique) pour pouvoir les déconstruire à travers la pratique. Ceci dit, les écoféminismes sont multiples et expliquent différemment cette relation entre la nature et les femmes, ce qui a été source de tensions au sein du mouvement.
- ⇒ **La nature** : les écoféminismes proposent de valoriser positivement la notion de nature, et insistent sur la nécessité de la repenser en dehors du dualisme moderne caractéristique des sociétés occidentales. À travers différentes notions et représentations, nous pouvons nous approcher différemment de la nature, ne pas la considérer comme une ressource et établir des rapports égalitaires avec elle.
- ⇒ **Le féminin** : les écoféminismes revalorisent tout ce qui est considéré comme féminin et lié aux femmes. Dans un système patriarcal, les écoféminismes opèrent un renversement en se réappropriant le concept de « femme » (« inversion du stigmaté »⁷) et tout ce qui y est associé (comme la maternité,

6 Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques*. Paris, L'échappée, 2020, pp. 71-77

7 L'« inversion du stigmaté » ou « retournement du stigmaté » est une notion attribuée au sociologue canadien Erving Goffman, qui désigne la manière dont les personnes stigmatisées à cause d'un trait spécifique (couleur de peau, handicap, identité sociale, etc.), se réapproprient celui-ci pour en faire un élément d'identité et un objet de fierté.

la féminité, etc.) en créant quelque chose de nouveau ayant un pouvoir transformateur. Cet acte de réappropriation – *reclaim* en anglais – est double, car les écoféministes se réapproprient un double stigmaté, celui des femmes et celui de la nature⁸. Mais la question de l'association entre les femmes et la nature est sans cesse répétée : est-elle socialement construite ou constitue-t-elle un lien naturel ? C'est pour cette revalorisation du féminin que les écoféminismes ont été accusés d'essentialisme, accusés de renvoyer les femmes aux rôles traditionnels, comme nous le verrons plus loin. Cette raison est invoquée par des chercheur-ses pour expliquer pourquoi l'écoféminisme n'a pas pris en France.

- ⇒ **L'histoire** : les écoféminismes ont revisité l'histoire pour comprendre comment les femmes avaient été associées à la nature et comment cette dévalorisation commune avait eu lieu, avec le passage de la vision organiciste à une vision mécaniciste, appuyé par la science, au 17^e siècle.
- ⇒ **Le changement** : « Pas de changement extérieur sans changement intérieur » serait un leitmotiv écoféministe⁹. Le patriarcat, le colonialisme, le consumérisme, le dualisme et beaucoup d'autres -ismes sont en nous, font partie de nous, de notre manière d'appréhender le monde¹⁰. C'est pour cela qu'il faudrait passer « de la révolution à la mutation »¹¹, comme l'explique Françoise d'Eaubonne. Ceci dit, il y a des divergences au sein des écoféminismes autour du changement attendu et de la façon d'y arriver.
- ⇒ **L'utopie** : au travers de récits, de la science-fiction, de laboratoires et d'expérimentations, les écoféminismes cherchent des alternatives à cette exploitation de la nature et de tous les êtres à tous les niveaux. Ils sont critiqués à cause de cette

8 Emilie Hache (éd.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, Paris, 2016, pp.21-23

9 Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques*, op.cit., p.72

10 Starhawk explique la façon dont cette vision hiérarchique et dominante est imprégnée même dans notre architecture et dans les bâtiments qui reproduisent ces schémas. Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, (1982) 2015, pp. 58-59

11 Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, op.cit., p.277

vision utopique, qui pourrait ne pas être une réelle alternative collective.

Les quatre critiques les plus courantes envers les écoféminismes, apparaissant notamment à partir des années 90 quand l'écoféminisme devient un sujet d'étude à part entière dans les universités et s'articulent autour des accusations suivantes¹² :

- **accusation d'essentialisme** à cause de l'analogie de l'exploitation des femmes et de l'exploitation de la nature, qui a comme point de départ le parallèle entre les femmes et la nature (même si certaines ont expliqué qu'il s'agissait de liens socialement construits) ;
- **accusation de conservatisme**, à cause de la revalorisation d'aspects dits féminins, qui renvoient au corps, mais aussi aux soins et qui relègueraient les femmes à des rôles traditionnels ;
- **accusation d'irrationalisme**, notamment à cause des courants spiritualistes qui pratiquent la magie et les rituels ; et lié à ce dernier ;
- **accusation de dépolitisation**, qui considère l'écoféminisme comme plus proche des activités de développement personnel que de l'action politique.

Ces critiques seront développées plus en détail dans le chapitre d'analyse de résultats, en lien avec les pratiques rencontrées lors de cette recherche.

Comme expliqué précédemment, même si le terme en tant que tel est né en France dans les années 70 avec Françoise d'Eaubonne, c'est dans le monde anglo-saxon que le mouvement, avant d'être un concept, a été mobilisé dans les années 80. C'est l'époque des grandes mobilisations contre le nucléaire et la guerre du Vietnam, des occupations de terrains et des campements pour la paix. Dans les années 90, avec l'entrée de l'écoféminisme dans le monde académique, le mouvement est fortement critiqué et entre dans une période léthargique (avec certaines exceptions, comme le prouve le succès médiatique de Vandana Shiva et de Starhawk).

12 Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques*, op. cit., pp. 81-86

Postérieurement, les revendications sont reprises et mobilisent des activistes sur d'autres continents, comme en Amérique latine, et revient à nouveau en Europe via l'Espagne aux alentours de 2010 avec les réflexions de Yayo Herrero, Alicia Puleo et Red Ecofeminista¹³.

La pensée écoféministe ressurgit ces dernières années dans le contexte francophone avec l'émergence de mouvements organisés autour de l'urgence climatique et sociale, avec des actions comme celles organisées pour la COP21 en France en décembre 2015 et plus récemment en 2019, les Fridays for the Future au niveau mondial menés par Greta Thunberg, en présence de groupes qui établissent clairement un lien entre les enjeux écologiques et les enjeux sociaux. Des collectifs de femmes revendiquent également la figure des « sorcières » dans les manifestations, à travers des pancartes ou des déguisements, et dans le discours politique et activiste¹⁴, mais aussi dans la vague d'utilisation des plantes sauvages et médicinales et de produits écologiques faits maison. Des livres publiés ou re-publiés (et traduits en français) - comme Starhawk, Federici, etc. - font écho aux jeunes générations et trouvent un nouveau lectorat. Des ateliers, des conférences, séminaires et activités sont organisées autour de l'écoféminisme. Des groupes qui prônent un féminin sacré, organisés sous la forme de cercles de femmes ou de tentes rouges fleurissent aussi autour de nous. Même si beaucoup de ces groupes ou personnes ne se revendiquent pas comme écoféministes, ces différentes démarches indiqueraient la résurgence de ces questions.

13 *Ibid.*, p.90 - Pour infos : <https://redecofeminista.org/>

14 « Nous sommes les petites filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler » : slogan utilisé lors de manifestations pour le climat ou mobilisations féministes qui revendiquent cette figure de la sorcière. Aussi le titre d'une pièce de théâtre écrite et mise en scène par Christine Delmotte.

Des pratiques écoféministes en Belgique francophone ?

Au cours des dernières années, les mobilisations autour de la lutte contre le dérèglement climatique se sont multipliées en Belgique. Elles vont au-delà des travaux réalisés traditionnellement par les ONG environnementalistes, elles rassemblent beaucoup de jeunes, et interpellent directement les responsables politiques sur la question. Certains mouvements, comme Youth for Climate, sont menés en Belgique par des jeunes femmes comme Anuna de Wever et Adélaïde Charlier. Ces mobilisations sont également marquées par une volonté d'articuler les luttes, et d'inclure les questions de justice sociale, économique et de genre dans les questions écologiques.

En parallèle, les alternatives au *modus vivendi* existant en général, et l'écoféminisme en particulier, suscitent un intérêt croissant de la population, accru encore dans le contexte de la crise du covid. Des ateliers, conférences et festivals sur l'écoféminisme organisés par une diversité d'associations fleurissent dernièrement en Belgique francophone. Pourquoi ? **Qu'est-ce que l'écoféminisme apporte dans le contexte belge ?** Est-ce qu'on peut parler d'un mouvement écoféministe belge ? Et si oui, que font ces groupes ? Comment mettent-ils en pratique leurs idéaux écoféministes ? Voici ce que cette recherche tente modestement d'élucider.

Plusieurs questions se posent quant à l'apparition ou la résurgence (si on suppose une existence préalable) des écoféminismes en Belgique. L'objectif de cette étude est donc de comprendre les pratiques inspirées des écoféminismes dans les projets, groupes ou collectifs de la société civile en Belgique francophone, dans une sorte d'instantané de cette tendance écoféministe à un moment donné et dans un contexte précis, répondant à la question suivante :

Quelles formes prennent les pratiques écoféministes en Belgique francophone ?

Des premières intuitions à confirmer ou infirmer sont les suivantes :

- Les pratiques présentes en Belgique francophone qui pourraient être considérées comme écoféministes sont très variées et diverses : de l'action à la formation, de l'individuel au collectif ;
- Il existe une homogénéité dans les groupes et bien que la prise en compte de l'articulation des rapports de domination soit un des aspects idéologiques ou théoriques étudiés par les auteures écoféministes, la pratique montre qu'il n'est pas évident de les mettre en place, y compris dans la composition des groupes ;
- La résurgence en Belgique francophone des pratiques écoféministes est plutôt liée à une confluence de facteurs : la répercussion internationale des mobilisations des mouvements écologiques, combinée à une augmentation de la visibilité et à l'élargissement de la base du mouvement féministe avec l'implication de jeunes femmes, la gifle au mode de vie de la société de consommation capitaliste liée à la crise covid ainsi qu'à la traduction en français de livres clés du mouvement écoféministe.

MÉTHODOLOGIE ET PREMIÈRES APPROCHES DU TERRAIN

Cette étude se base principalement sur une méthodologie d'analyse qualitative centrée sur des entretiens semi-dirigés avec des groupes, collectifs et individus qui mènent des projets collectifs, identifiés au préalable, et qui mettent en place des pratiques qui pourraient être considérées comme écoféministes.

Dans ce cadre, le premier questionnement : **qu'est-ce qu'une pratique écoféministe**? Une pratique menée par une personne ou un collectif qui se revendique comme écoféministe? Des pratiques sensibles à l'articulation entre écologie et féminisme? Ou bien des pratiques qui prennent en compte l'articulation de rapports de domination entre tous les êtres?

Ariel Salleh¹⁵, sociologue, écrivaine et activiste australienne qui s'intéresse à l'écologie politique, aux mouvements sociaux et à l'écoféminisme, répond à la question de « qui est écoféministe » de deux manières. La première manière, subjective, serait de considérer écoféministe toute personne qui se revendique comme telle. Cette approche mobilise la notion d'adéquation utilisée en sociologie selon laquelle « une étiquette est jugée fidèle si elle est acceptée par celles et ceux qu'elle qualifie »¹⁶. Dans le contexte belge francophone, cette approche serait clairement limitante étant donné que peu de groupes ou collectifs se revendiquent comme écoféministes et réduirait considérablement la portée de cette recherche. Cela pourrait également nous amener à considérer uniquement des personnes ou des collectifs qui s'y revendiquent et nierait une réalité des écoféminismes qui sont nés sous la forme de mouvements sociaux et qui n'ont pas construit leur assise théorique dès le début voire qui ne l'ont jamais construite.

15 Ariel Salleh, « Pour un écoféminisme international », *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Émilie Hache (éd), *op.cit.*, p. 352

16 *Idem*

La deuxième définition, objective et structurelle selon Salleh, serait qu'« un-e écoféministe est toute personne qui mène des activités écoféministes », c'est-à-dire toute personne qui mène des actions basées sur la thèse d'une interconnexion entre la domination de la nature et celle des femmes. Cette définition permet d'élargir le champ des possibilités et permet l'inclusion de groupes qui, bien qu'ils ne se revendiquent pas comme tels, mettent en place dans leurs actions des pratiques qui établissent cette interconnexion, ce qui serait donc plus pertinent dans le cadre de cette recherche. Ce deuxième cas de figure pose cependant un problème éthique : il suppose que l'on colle à un groupe ou à une personne, en l'intégrant dans une recherche qui a pour but d'analyser les pratiques écoféministes, une « étiquette » dont la personne ou le groupe ne se revendique pas. C'est pourquoi une attention spéciale est portée sur le fait de ne pas considérer d'emblée comme écoféministes des groupes qui ne s'en revendiquent pas.

C'est ainsi que le champ d'investigation a été circonscrit aux pratiques menées par des groupes ou projets¹⁷ de la société civile (asbl, groupes militants, projets) qui soit se revendiquent écoféministes, soit ne se revendiquent pas nécessairement écoféministes en tant que tels mais qui, dans leurs pratiques et discours, combinent les préoccupations féministes et écologistes.

À partir d'un guide d'observation, ces groupes ont été repérés. Le guide d'entretien utilisé prenait en compte les dimensions suivantes :

- pratiques (activités, actions) mises en place ;
- vision du genre ;
- modalités de mise en commun ;
- rapport au corps et à la nature ;
- réappropriation de savoirs ;

17 Dans les collectifs étudiés, il a été inclus des projets qui – bien qu'ils soient menés principalement par une personne – ont une volonté et pratique collective dans leur mise en place. Les mots « collectifs » ou « groupes » sont utilisés indistinctement, pour montrer cette diversité. Quand il s'agit d'associations institutionnalisées, le mot « association » ou « organisation » est utilisé. Les individus qui se revendiquent personnellement comme écoféministes restent en dehors de la portée de cette étude.

- dimension politique (du groupe, de la pratique, des actions) ;
- rapport au soin ;
- politique de « joie de vivre » et de créativité ;
- courants d'influence ;
- et enfin, articulation des rapports de domination.

Des questions pour tracer l'histoire de l'organisation et leurs points de vue sur l'émergence actuelle étaient posées à la fin des entretiens. Une analyse documentaire dans des archives¹⁸ a été aussi réalisée pour repérer de possibles groupes ainsi que tracer l'histoire récente du mouvement en Belgique, sans que cette démarche aboutisse à des grands résultats.

Au total, 37 groupes/projets ont été analysés en utilisant les critères du guide d'observation dans la période qui va de début novembre 2020 à début janvier 2021. Des 37, 14 ont été retenus et ont accepté de participer à un entretien, lequel s'est déroulé en janvier-février 2021. Une des particularités des personnes interviewées est que la plupart d'entre elles ont clarifié depuis le début de l'entretien qu'elles ne s'exprimaient pas au nom du collectif ou du groupe, mais en tant que membres individuel·les, à l'exception des personnes qui représentaient une organisation ou une association institutionnalisée. Ce qui a été dit n'engageait donc que la personne participant à l'entretien.

18 Fonds documentaire des mémoires universitaires et centres d'archives documentaires

LA PRÉSENCE DES ÉCOFÉMINISMES EN BELGIQUE FRANCOPHONE : FICTION OU RÉALITÉ ?

Si la question de recherche visait à comprendre «quelles formes prennent les pratiques écoféministes?», il ne serait pas prudent de parler à ce jour d'un courant ou mouvement écoféministe instauré et déjà en place en Belgique. Certes, certains des groupes et projets interviewés se revendiquent comme écoféministes, mais la plupart des personnes interviewées revendiquent plutôt une *influence* des écoféminismes, parmi d'autres courants qui influencent leur pensée.

Dans un premier temps, nous indiquons les groupes qui se revendiquent écoféministes et les autres courants qui influencent la pensée de ces groupes. Ensuite, l'analyse portera sur ces groupes, leur composition, leurs pratiques et ce qui les anime, ainsi que leur point de vue par rapport à l'émergence/résurgence des écoféminismes en Belgique, tout ceci à partir du vécu des personnes interviewées.

Les groupes et leurs pratiques

Écoféministes ou pas ?

Alimentation Conscience (Emmanuel·le) – projet qui vise à faire de la vulgarisation politique sur les questions alimentaires, au travers de plusieurs angles : personnel, émotionnel, santé, culturel et spirituel. Le projet a évolué vers le projet *Passer·euses*.

Bombes atomiques (Pascale) - Collectif qui met en œuvre une réflexion en interne à propos de la construction du mouvement écoféministe. Organisation d'actions et participation à des manifestations.

Climate Justice Camp (Fanny) - Organisation de camps (conférences et ateliers) sur la justice climatique et l'articulation avec les enjeux sociaux. Collectif en pause en 2022.

Corps écrits (Frédou) - Asbl féministe d'Éducation permanente qui traite des questions de genres, familles et sexualités, dont la mission est de publier des études, analyses et autres outils pédagogiques et qui organise des rencontres citoyennes, notamment autour de la santé des femmes.

Femmes en transition/Laboratoire du Vivant (Aline) - Dans la cadre de Terre & Conscience, organisation de traversées de 21 jours entre femmes en reconnexion avec et dans la nature sur base du Travail Qui Relie (depuis 2017) et le laboratoire du vivant en 2021.

Femmes & Santé (Catherine) - Asbl féministe de promotion de la santé. Soutien d'une analyse de genre en santé et accompagnement de réseaux et de groupes de femmes autour de la santé et de la sexualité.

Le Monde selon les femmes (Claudine) - Organisation de conférences, formations, actions de plaidoyer et recherches sur la thématique des écoféminismes, entre autres thèmes, en partenariat avec les pays des Suds.

Mères au Front Belgique (Caroline) - Mouvement de récente création. Organisation d'espaces de réflexion et participation à des manifestations/actions organisées par d'autres collectifs.

Mycélium (Julien) - Réseau méta de collectifs, qui organise des conférences, ateliers, débats de réflexion sur l'écoféminisme, entre autres sujets.

Projet ACABI (Jules) - Ce collectif milite pour l'échange gratuit de connaissances, en mixité choisie, dans le secteur de la construction écologique au travers d'ateliers/chantiers.

Queer and Feminist Extention Rebellion (Duudinka* et Antigone*) - Organisation d'actions anti-publicité/affichage, performances, avec une participation active aux manifestations.

Réseau d'entraide écoféministe (Selma) - En construction en 2021, il avait pour but d'appuyer et nourrir la réflexion et le travail des groupes sensibles à l'articulation entre écologie et féminisme. Le réseau n'a pas continué en 2022.

Terr'Eveille (Laura) - Asbl qui organise des ateliers du Travail Qui Relie (TQR) pour toucher, inspirer, accompagner les personnes souhaitant s'investir dans le « changement de cap » vers une société qui soutienne la vie.

ZAD d'Arlon (Marie*) - La ZAD avait pour objectif la construction d'alternatives à travers l'occupation d'une zone à défendre (la sablière d'Arlon). Les habitant·es ont été désoccupé·es en avril 2021.

*Noms d'emprunt

Des 14 collectifs ou projets interviewés, 4 se revendiquent explicitement comme écoféministes. Il s'agit de : Les Bombes atomiques, Mères au Front Belgique, le projet Alimentation Conscience et le Réseau d'entraide écoféministe. Le reste des personnes interviewées reconnaissent l'influence plus ou moins marquée des écoféminismes dans la pensée et les pratiques de leurs groupes, avec quelques exceptions comme le projet ACABI ou le Climate Justice Camp, même si ces deux projets sont sensibles à l'articulation des enjeux féministes et écologiques.

Nous retrouvons l'influence de différents courants dans ces groupes, qui ont une incidence sur leur mode de pensée mais aussi sur leurs pratiques. Une partie des personnes qui sont membres de ces collectifs se dit influencée par l'anarchie, pour d'autres le féminisme joue un rôle important (avec un focus sur les féminismes intersectionnels et anti-patriarcaux) ainsi que les courants anticapitalistes et en moindre mesure, les courants décoloniaux. Le bouddhisme est aussi présent dans les groupes qui pratiquent le Travail Qui Relie (TQR) de Joanna Macy, lequel s'inspire fortement du bouddhisme en termes de spiritualité pour se reconnecter au monde du vivant.

Concernant les aspects écologiques, les influences sont également diverses : l'écologie profonde (la pensée d'Arne Naes¹⁹), l'approche des théories des systèmes ou bien la justice climatique. La collapsologie, la théorie de l'effondrement et la Transition jouent aussi un rôle, même si les personnes interviewées approchent ces courants avec un regard critique, notamment à cause de :

- l'absence d'une vision qui prenne en compte les dominations systémiques, incluant le sexisme et le rôle du féminisme ;
- la critique sur le positionnement privilégié que requiert la collapsologie comme notion, étant donné que le fait de considérer que le monde s'effondre serait uniquement possible depuis un point de vue occidental-centré vu que les réalités des pays des Suds²⁰ montrent que l'effondrement est déjà en train d'avoir lieu (notamment à cause de l'influence du changement climatique qui provoque des inondations, sécheresses, entre autres, qui impliquent des conséquences dans les moyens de subsistance et de production de ces populations) ;
- la vision extrêmement positive ou naïve de la Transition, ou la vision pessimiste de la collapsologie, qui peut faire sombrer des personnes dans la dépression sans proposer des alternatives, ce qui ne les amène pas à se mobiliser.

Et bien entendu, les écoféminismes.

19 Arne Næss (27 Janvier 1912 - 12 Janvier 2009) est un philosophe norvégien, fondateur du courant de l'écologie profonde, qui questionne la vision d'une société technicienne, où la nature est perçue comme une ressource, et propose une reconnaissance de l'interdépendance entre les humain·es et les autres qu'humain·es, afin de changer de paradigme.

20 Consciente des différentes discussions sur les possibles appellations des pays non occidentaux (pays du Sud, du Sud Global, pays moins développés, pays du Tiers-Monde, entre autres), il a été décidé d'utiliser l'appellation « pays des Suds » car ceci a été utilisé par une des personnes interviewées et elle donne compte d'une pluralité de ce que peuvent être ces pays.

Au cours des entretiens, les raisons pour lesquelles les groupes et les personnes interviewées s'inspirent des écoféminismes apparaissent clairement :

→ **Analogie entre l'exploitation des femmes et l'exploitation de la nature**

Le dénominateur commun des théories écoféministes est le lien entre l'exploitation de la nature et l'exploitation des femmes par un système patriarcal. Comme nous avons vu, ce sera Françoise d'Eaubonne qui utilisera pour la première fois, en 1974 le terme éco-féminisme²¹ pour théoriser le lien entre l'exploitation des femmes et la destruction des ressources avec une source commune : ces exploitations sont « l'entière responsabilité du Système mâle, en tant que mâle (et non pas capitaliste ou socialiste) »²². De l'autre côté de l'Atlantique, en 1980, Carolyn Merchant²³ développera en parallèle cette idée d'exploitation et expliquera comment le passage d'une vision organiciste (avec la métaphore nourricière, l'image de la terre comme mère nourricière et organisme vivant où le principe féminin jouait un rôle positif) à une vision mécaniste (la technologie comme métaphore de la domination) au 16^e siècle a permis cette exploitation, notamment à partir de l'appropriation du corps des femmes. Ce changement de paradigme (le remplacement de la terre nourricière par la machine) impliqua aussi un changement du système de valeurs qui y était associé, condition *sine qua non* pour permettre la prolongation des processus d'industrialisation et les activités d'exploitation de la terre.

Ce lien est décrit comme suit par une des personnes interviewées et apparaît ainsi dans leurs pratiques :

« Une source, une cause commune, qui en fait, est le système patriarcal capitaliste. (...) C'est un lien qui n'est pas facilement... Il est intellectualisable, mais il n'est pas facilement palpable (...). XR est principalement un groupe qui défend la cause écologique, mais

21 La première fois que le terme a été utilisé, Françoise d'Eaubonne a utilisé un trait d'union entre les deux mots.

22 Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, op. cit., p.282

23 Carolyn Merchant, « Exploiter le ventre de la terre », *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Émilie Hache (éd.), op.cit., p.129

on veut montrer qu'en fait, le combat féministe c'est le même combat. (...) Quand tu utilises le slogan #SheToo, tu fais clairement le lien avec le viol de la terre et le viol des femmes. C'est explicite... »
 (Antigone)

→ Le dualisme nature/culture : la base d'une exploitation commune

Cette analogie entre l'exploitation des femmes et l'exploitation de la nature se situe au sein du dualisme nature/culture, caractéristique des sociétés occidentales, où l'on retrouve cette double dévalorisation des femmes et de la nature. Pour les écoféministes, ces deux dominations s'appuient et se renforcent mutuellement. Le dualisme ne se résume pas uniquement à la distinction entre deux catégories, il instaure en même temps une hiérarchie²⁴ : homme/femme, culture/nature, raison/émotion, domaine public/domaine privé. Les premières catégories sont considérées comme supérieures et les deuxièmes, auxquelles les femmes ont été reléguées, comme inférieures. Ainsi, l'exploitation est élargie à tous ceux et toutes celles qui ont été construites comme "autres" de l'homme et de la raison, comme « encore l'esclave, l'animal et le barbare, tous associés au corps, et à toute la sphère opposée de la physicalité et de la matérialité »²⁵.

Une majorité des groupes est consciente de la problématique de la binarité liée au dualisme et de la difficulté d'utiliser ces catégories (hommes/femmes, masculin/féminin) dans leur quotidien, ou dans leurs communications, activités organisées et autres pratiques.

Pour éviter des manières de travailler qui pourraient être perçues comme violentes par certaines personnes à cause de leur binarité, des stratégies sont cependant proposées. Par exemple, Julien

24 Voir même un peu avant selon la sociologue Christine Delphy : « La hiérarchie ne vient pas après la division, elle vient avec – ou même un quart de seconde avant – comme intention. Les groupes sont créés dans le même moment et distincts et ordonnés hiérarchiquement », Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres »?*, La Fabrique, 2008, pp. 21-22

25 Val Plumwood, *Environmental Culture. The Ecological Crisis of Reason*. London, Routledge, 2002, p. 19, cité dans Layla Raïd, « Val Plumwood : la voix différente de l'écoféminisme », *op. cit.*

et Selma proposent de se rapprocher de l'écologie queer et des mouvements queer pour dépasser cette binarité, des groupes et personnes pour qui la binarité n'est pas leur réalité quotidienne. « *Déconstruire sans détruire* » (Marie) est une autre proposition pour sortir de la binarité.

→ **Réponse à plusieurs questionnements :
le recoupement entre les causes**

Quand on utilise l'idée d'exploitation similaire à celle de la nature, ce n'est donc pas uniquement de l'exploitation des femmes dont nous parlons ici, mais bien aussi de tous ceux et toutes celles considéré-es comme « autres » (les peuples colonisés, les minorités sexuelles et de genre, etc.), c'est-à-dire qui ne se conforment pas à la norme sociale. Dans ce sens, un des principaux attraits des écoféminismes signalé est la reconnaissance de l'existence de différents rapports de domination, imbriqués les uns aux autres, qui articulent l'écologie aux autres luttes sociales pour combattre différents -ismes (racisme, colonialisme, capitalisme, l'hétérosexisme, validisme, etc.). Les personnes interviewées ont indiqué un manque d'analyse du lien entre écologie et féminisme tant dans les mouvements militants écologistes que chez les féministes belges, ainsi que le constat pour certaines que les mouvements écologistes et féministes reproduisent autant l'un que l'autre des schémas de domination, de telle façon que l'écoféminisme apparaît comme une théorie qui propose quelque chose de différent, où il ne faut dès lors pas choisir entre féminisme et écologie.

« C'est la seule théorie à l'intérieur de laquelle je retrouve des réponses à toutes les questions que je me pose, en fait. (...) L'écoféminisme est la seule théorie à l'intérieur de laquelle je me dis : là, on est vraiment en train de proposer quelque chose de fondamentalement différent et c'est ça que je veux. » (Emmanuel-le)

« Je me sens aujourd'hui beaucoup plus à l'aise avec la dénomination 'écoféministe' qu' 'écologiste' ou 'féministe'. » (Duudinka)

Cette articulation est expliquée ainsi par Ariel Salleh²⁶ : «L'écoféminisme est un féminisme, dans la mesure où il offre une critique sans concession de la culture capitaliste patriarcale depuis une perspective centrée sur les femmes. C'est un socialisme parce qu'il honore les damné-es de la terre. C'est un écologisme parce qu'il réintègre l'humanité dans la nature. C'est un postcolonialisme parce qu'il se concentre sur la déconstruction de la domination eurocentrique». Dans cette optique, les écoféminismes offrent différentes portes d'entrée, mais aussi différentes stratégies de mise en pratique, comme nous le verrons plus loin.

→ Faire de la politique autrement : d'autres manières de vivre la militance

«J'étais attirée par l'écoféminisme parce que c'était une autre manière de vivre le militantisme, plutôt par l'art, plutôt par des centres de parole, plutôt par le soin, que par l'action politique directe classique conventionnelle.» (Selma)

En effet, cet élément ressort des entretiens comme un des aspects que les écoféminismes peuvent apporter dans les mouvements militants. Les écoféminismes représentent alors un souffle d'air frais quant aux actions menées qui incluent l'art (poésie, performances, etc.) dans leurs actions de désobéissance par rapport aux moyens traditionnels d'activisme, mais aussi le soin apporté aux membres en leur sein. Ils réinventent ainsi les pratiques politiques, impliquant une autre façon de faire de la politique qui prend en compte le soin, la bienveillance et la créativité comme moteurs principaux, comme décrit par Benedikte Zitouni²⁷. Ynestra King²⁸ appelle cela la «politique de la joie de vivre», caractéristique du mouvement féministe pour la paix des années 80, une politique

26 Ariel Salleh, *Ecofeminism as Politics. Nature, Marx and the Postmodern*, New York, Zed Books, 1997, cité dans Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques*, op.cit., p.160

27 Benedikte Zitouni, « Contre la destruction de la planète. L'écoféminisme dans les années 1980 en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *Travail, genre et sociétés*, vol. 42, no. 2, 2019, pp.49-69 - <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0049>

28 Ynestra King, « Si je ne peux pas danser, je ne veux pas prendre part à votre révolution », *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Émilie Hache (éd.), op.cit., p.105

ayant comme force de faire face à la menace vitale représentée à ce moment-là par le nucléaire, à laquelle le mouvement réagissait avec créativité, comme en est la preuve la Women's Pentagon's Action en 1980²⁹.

→ **L'écoféminisme invite les émotions
et le spirituel dans le champ du rationnel**

Selon les personnes interviewées, les écoféminismes apportent également une dimension spirituelle et émotionnelle que l'on ne retrouve pas dans la somme de l'écologie et du féminisme, considéré comme une différence apportée par l'écoféminisme. Les écoféminismes procèdent à une réappropriation (*Reclaim*) des émotions, lesquelles ont été cantonnées du côté des femmes, de l'inférieur, de la « nature », dans une société dualiste. Traditionnellement, les femmes ont été considérées plus ouvertes à exprimer leurs émotions et de ce fait, infériorisées³⁰.

« J'ai une éducation de scientifique et du coup, fort rationaliste et donc inviter les émotions dans le champ du rationnel, c'est quelque chose qui me touche, qui me botte, qui m'excite un peu... et je trouve que ça, c'est une nouveauté grâce à l'écoféminisme par rapport au mouvement écologiste. » (Duudinka)

La spiritualité a été aussi identifiée par un nombre de personnes interviewées comme étant un aspect important, signalant le rôle que les écoféminismes peuvent jouer pour ouvrir la porte à l'intégration d'une spiritualité. Celle-ci doit être comprise au sens large,

29 Dans cette action, plus de deux mille femmes venues de différents endroits des États-Unis se sont réunies pour encercler le Pentagone et réclamer la fin des actions militaires menées par le gouvernement, la fin de la destruction de l'environnement et l'égalité des droits (sociaux, économiques et reproductifs), demandes recueillies dans la Déclaration d'Unité (*Unity Statement*) qui est devenue un document de référence à l'échelle internationale.

30 Celene Krauss explique comment le fait de réagir avec les émotions a été utilisé contre les femmes qui participaient aux mobilisations contre les déchets toxiques dans les quartiers populaires de villes des États-Unis dans les années 80. Celene Krauss, « Des bonnes femmes hystériques : mobilisations environnementales populaires féminines », *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Émilie Hache (éd.), *op.cit.*, pp.211-237

elle peut être laïque et n'est pas forcément liée à une religion ou à un·e quelconque Dieu ou Déesse, plutôt vue comme **une autre manière de comprendre et de sentir la connexion avec le vivant**. Tandis que certains groupes ne l'intègrent pas spécialement même s'ils montrent une ouverture, pour d'autres la spiritualité a une place importante dans leurs pratiques, notamment au travers des rituels.

→ Les écoféminismes apportent de la complexité à des nouveaux récits

Selon quelques personnes interviewées, face au désespoir créé par les effets de la crise climatique et le contexte de la crise sanitaire, il est nécessaire de construire des réflexions plus complexes sur ces questions et de créer des récits alternatifs qui permettent de se projeter vers l'avant. La situation étant similaire à celle vécue par les écoféministes des années 80 aux États-Unis qui devaient faire face à la menace nucléaire, leurs théories et pratiques sont une source d'inspiration et sont utiles pour réfléchir à la situation actuelle en y ajoutant de la complexité.

« [La réflexion sur la situation climatique et sociale] nous a amené assez naturellement vers les écoféminismes parce qu'on s'est rendu compte que c'étaient des questions qui étaient déjà développées dans l'écoféminisme depuis, en tout cas la veine écoféministe des années 80 aux États-Unis, qui travaillaient très fort la question du risque nucléaire, donc du risque de la mort, le risque d'anéantissement et de comment on continue à militer face à ce risque et à la répression de l'appareil militaire contre les mouvements antinucléaires à l'époque. Et on pouvait voir comment c'étaient déjà des questions qui étaient pensées, mais qui du coup, amenaient dès le début, une réflexion plus complexe (...) » (Julien)

Une dernière intuition était que la résurgence en Belgique francophone des pratiques écoféministes est liée à une confluence de facteurs, comme l'augmentation des mobilisations écologistes et féministes, la crise du covid et la traduction en français de livres clés écoféministes. Bien qu'il y ait en effet une confluence de facteurs qui contribuerait à la visibilité de l'écoféminisme, il n'a pas été possible de tracer un historique d'une présence écoféministe en Belgique à travers l'analyse des fonds documentaires. C'est pourquoi il est plus pertinent de parler d'émergence de l'écoféminisme en Belgique francophone plutôt que de résurgence.

Concernant **la réapparition des thématiques écologistes et féministes dans l'arène publique**, presque la totalité des personnes interviewées signalent d'un côté, l'urgence écologique, liée aux catastrophes naturelles qui augmentent autour du globe, et la répercussion du mouvement *Fridays for Future* lancé par Greta Thunberg qui s'est répandu comme une trainée de poudre à travers les réseaux sociaux. L'effet du mouvement #MeToo, qui a remis sur la table des questions comme les violences faites aux personnes sexisées et le harcèlement sexiste et sexuel, qu'une partie de la société croyait être dépassées, en les visibilisant et en libérant la parole, a été mentionné aussi.

« *En tout cas, sur les questions féministes, il y a clairement eu ce #MeToo qui a tout d'un coup mis le feu aux poudres et qui a permis aux femmes, à de nombreuses femmes en tout cas, de tout d'un coup, réaliser que : mince, mais en fait, moi aussi, je suis concernée.* » (Jules)

Tout ceci a redonné de l'espoir aux mouvements écologistes et féministes en redynamisant l'énergie activiste, avec l'arrivée d'une nouvelle génération militante plus radicale, mais aussi avec une remise à la mode de l'activisme, avec la perception d'une augmentation des collectifs écologistes et féministes en Belgique et de leur visibilité.

L'effet de la crise sanitaire due au covid est non négligeable, selon l'avis de certaines personnes interviewées, car elle a provoqué une espèce de prise de conscience et a montré davantage l'interdépendance entre les êtres humains et non humains, l'activité humaine et son impact environnemental, ainsi que la dépendance des

systèmes économiques des pays occidentaux basés sur l'exploitation. Ceci dit, certaines personnes interviewées sont plus sceptiques et sont plus prudentes en ce qui concerne cette résurgence des questions écologiques et féministes et signalent un « effet de bulle » quand on fréquente des milieux militants sur le sujet.

Concernant la **question de l'émergence de l'écoféminisme en particulier**, les avis sont partagés et différentes raisons sont mentionnées. Pour certaines personnes, les écoféminismes sont plus présents en Belgique qu'auparavant tandis que d'autres ne voient pas une émergence spéciale de la thématique.

Dans ce contexte de prise de conscience des enjeux féministes et écologiques, l'écoféminisme se présente comme une alternative qui combine les deux aspects.

« Les temps sont peut-être meilleurs. Moi, de mon point de vue et avec le recul de l'âge, de 30 ans de militance derrière moi, je pense que l'écoféminisme est une réponse et, en tout cas, c'est une piste de réflexion, de théories et d'actions tout à fait intéressantes par rapport aux défis qu'on a pour le moment : défis environnementaux, défis climatiques et défis politiques, de montée de l'extrême droite. » (Claudine)

L'effet de mode de l'écoféminisme a été aussi signalé, comme s'il y avait un besoin/volonté de se redéfinir comme écoféministe.

Certaines personnes mentionnent que l'écoféminisme est entré en Belgique au niveau international et surtout au niveau académique sans être organisé en tant que mouvement social. Il est signalé que le monde académique, avec la production de recherches et d'ouvrages sur le sujet, a contribué à son émergence du côté francophone. Enfin, l'influence de ce qui se passe en France a été aussi mentionnée comme un facteur de l'émergence de l'écoféminisme en Belgique, avec une multitude d'ouvrages et de podcasts sur les écoféminismes produits ou traduits en français.

Composition et caractéristiques des groupes

Comme nous venons de le voir, les écoféminismes sont une source d'inspiration pour différentes raisons pour ces groupes, qui l'utilisent comme clé de complexification de leurs débats, comme outil politique ou bien comme une façon de se réapproprier des savoirs et des émotions. Ces groupes et collectifs, en organisant activités, conférences et recherches sur les écoféminismes font vivre le sujet et remettent la question sur la table, contribuant à l'émergence des écoféminismes en Belgique.

Types de groupes, thématiques et activités

Quand nous regardons les activités et actions menées par ces groupes, la première intuition se confirme : la variété et la diversité qui les caractérisent sont très significatives.

En premier lieu, les **types de groupes** qui s'intéressent aux écoféminismes sont très variés : associations constituées formellement (ASBL), collectifs ou groupes de personnes qui ne sont pas formellement constitués et qui se revendiquent en dehors du système institutionnalisé et du cadre légal. Certains projets menés par des personnes individuelles ont été inclus dans l'échantillonnage vu la dimension collective de la pratique exercée et le lien avec les critères utilisés, comme expliqué dans la méthodologie.

Les **thématiques des actions** menées par ces organisations sont également variées : les droits des femmes, le climat ou la justice climatique, l'alimentation, la santé et la sexualité des femmes, la coopération internationale ou bien la construction durable.

Pour le but de cette recherche, le « quoi », c'est-à-dire la thématique, est aussi important que le « comment », c'est-à-dire de quelle manière les activités et actions sont mises en place en lien avec cette thématique, car il aurait été facile de trouver d'autres collectifs ou organisations qui travaillent sur des thématiques similaires mais qui ne seraient pas influencées par les écoféminismes ou ne mettraient pas en place des pratiques qui s'en inspirent.

Les actions et activités menées par ces groupes présentent donc une grande diversité. Nous trouvons des ateliers, formations ou conférences sur des thématiques en lien avec l'écologie et le féminisme (voire l'écoféminisme), l'alimentation ou la justice climatique ; des ateliers du Travail Qui Relie (TQR) développé par Joanna Macy³¹ qui permettent de se reconnecter au vivant ; des groupes de femmes qui pratiquent l'auto-santé et se réapproprient des savoirs relatifs à leur santé et à leur sexualité ; des actions directes et de désobéissance civile comme l'affichage de messages politiques sur la voie publique ; des occupations de territoires ; travail en partenariat avec des organisations en Belgique ou au-delà des frontières européennes ; une participation à des manifestations ; des laboratoires et expérimentations de vie alternative et de reconnexion avec le vivant ; des chantiers de construction ; un tissage de liens et construction de réseaux méta-collectifs.

Ces groupes mènent aussi des actions orientées vers l'intérieur du collectif : pour prendre soin du collectif, prendre le temps de réfléchir aux stratégies futures vu leur récente création ou pour visibiliser les articulations de rapports de domination au sein d'un mouvement plus large.

Même si les groupes et actions sont divers, il est possible de dégager certaines **caractéristiques communes** :

- Tous les groupes ont une **volonté de changement et de construction de rapports différents entre les êtres humains et les êtres autres qu'humains** (selon leurs propres termes). Ceci se traduit par une force propositionnelle et la volonté d'aller vers l'avant, pour sortir des récits et discours catastrophistes qui n'amènent pas à l'action.

« On est conscientes de la crise écologiste mais en même temps, on est persuadées qu'on peut y faire face et c'est bien le sens de notre engagement, de se mobiliser pour y faire face. Donc voilà, on est plus branchées sur ce qui est positif et sur ce qui donne des valeurs d'espoir et de côté pratique. » (Claudine)

31 Pour aller plus loin sur le Travail Qui Relie : Joanna Macy, « The Work That Reconnects » s.d., consulté en avril 2021 - <https://www.joannamacy.net/main#work>

Pour certain-es, ceci est intrinsèque à une dimension politique, liée au pouvoir de la collectivité. Pour d'autres, ce sera à travers le changement personnel qui permettra à la personne sensibilisée de mener des projets qui amèneront à un changement sociétal.

- **La défense de la « nature »³² est intégrée dans leur pensée et dans leur discours.** Ceci dit, il ne s'agit pas d'une façon de défendre la « nature » en tant qu'espace à protéger distinct de nous, mais avec une conscience de l'interdépendance et de la connexion avec elle, et du fait que nous faisons partie tous et toutes du même écosystème. Le slogan *We are nature defending itself* a été répété plusieurs fois lors des entretiens.
- À quelques exceptions près, **la plupart des mouvements ou collectifs non institutionnalisés sont de création récente**, créés au cours des cinq dernières années, et la plupart au cours des deux dernières années. Les personnes interviewées donnent deux raisons à leur création récente. D'une part, avec la résurgence de la thématique climat, les questions sociales et autres luttes semblaient être laissées de côté.

« Les personnes qui l'ont formé [le Climate Justice Camp] venaient à la fois du mouvement de justice climatique mais aussi d'autres luttes. Il y avait des personnes qui étaient impliquées dans les luttes LGBTQIA+, dans les luttes féministes, antiracistes (...) à la base, on voulait offrir un espace de rencontre entre, à la fois des personnes et aussi des luttes, qui ne dialoguaient pas forcément jusqu'ici ensemble, en tout cas pas de cette manière-là. » (Fanny)

Et d'autre part, les mouvements écologistes semblaient reproduire des rapports de domination au sein de leurs groupes. Le besoin de créer un espace sécurisé où la bienveillance est un aspect clé a été aussi nommé par plusieurs personnes.

32 Les guillemets ont été ajoutés dans ce cas pour signaler que le concept de nature est aussi une construction sociale.

« (...) [autres expériences] sont aussi la raison pour laquelle j'ai créé ACABI à la base. Des chantiers où je suis allée en me disant : comme c'est de la lutte écologique, comme c'est des écolos, ça sera un peu féministe, au moins un peu safe politiquement, et en fait, ça ne l'était pas du tout et du coup, je me suis dit 'ça craint' ». (Jules)

→ **Influence des personnes individuelles et de leurs idées dans l'ensemble des groupes/organisations.** Ces personnes individuelles rencontrent les écoféminismes et ensuite, elles partagent et encouragent la vision et les pratiques au sein de leurs groupes ou associations.

Composition des groupes

Il est nécessaire d'appréhender la composition des groupes à deux niveaux : celui des membres qui forment le groupe même, et celui des participantes aux actions ou activités organisées par ces groupes.

Même si on fait cette distinction, ce qui donnerait des changements au niveau du nombre des participant·es, nous observons des similitudes, ce qui confirme la deuxième intuition de cette recherche. La plupart des personnes interviewées identifient une homogénéité dans les groupes, avec quelques exceptions, qui reflète l'homogénéité générale du mouvement écologiste en Belgique francophone : la « race »³³ avec une majorité de personnes « blanches » ; le niveau d'études supérieures, la plupart ayant fait des études universitaires ; le niveau socioéconomique aisé le plus souvent, à quelques exceptions près ; les personnes déjà sensibilisées aux causes écologistes et aussi féministes, et qui militent dans plusieurs organisations. En fonction de l'activité ou du groupe, de si le groupe se définit en mixité, mixité choisie ou en non-mixité, la présence d'hommes et/ou de femmes varie.

33 La notion de « race » est utilisée entre guillemets pour montrer qu'il s'agit d'une construction sociale avec des effets matériels sur la vie des personnes. En effet, le concept de race est reconnu par l'UNESCO comme un concept idéologique et sans base scientifique. Michael Banton et Jean Hiernaux. *Four Statements about race*, UNESCO, 1969 - <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000122962>

La plupart des collectifs sont conscients de cette homogénéité, l'identifient comme un défi et sont à la recherche de solutions pour nourrir la diversité.

« On sait qu'on n'est vraiment pas du tout représentatives de la diversité belge. (...) C'est vraiment un des enjeux fondamentaux pour nous de pouvoir s'ouvrir à la diversité, tant la diversité culturelle, comme la diversité géographique. » (Caroline)

Les personnes interviewées partagent la façon dont elles approchent l'enjeu de la diversité au sein des groupes et/ou des activités, et comment elles tentent d'y parvenir :

→ **Donner la voix aux personnes concernées par les thématiques traitées**

Une des raisons qui pourrait expliquer pourquoi les personnes « racisées » ne s'impliquent pas davantage dans ces mouvements pourrait être les thématiques traitées. Fanny explique que le Climate Justice Camp veille à ce que le programme du Camp réponde aux besoins et aux réalités des personnes concernées par les questions environnementales et sociales. Les personnes concernées sont invitées à des ateliers *Shape the Camp* afin que leur point de vue ne soit pas seulement pris en compte, mais qu'il devienne un moteur et un point de départ pour dessiner le contenu de ces ateliers.

« On a fait ces 4 réunions-là qui nous ont apporté beaucoup de contenu à la fois sur le fond, les liens de fond qui peuvent avoir entre les différentes luttes mais aussi sur la forme, qui rejoint le fond aussi, comment faire en sorte que les espaces militantes, les espaces progressistes soient plus safes. » (Fanny)

Cela revient à considérer ces personnes comme actrices de changement.

→ **Sensibilisation en interne au sein du mouvement**

Pour nourrir la diversité, Starhawk explique que « beaucoup de personnes blanches pour qui la diversité est un enjeu ont compris que leur responsabilité n'est pas nécessairement de recruter des

personnes de couleur au sein de groupes majoritairement blancs, mais d'éveiller la conscience de la communauté blanche»³⁴. Ceci est une des volontés de Feminist and Queer Extinction Rebellion dont l'objectif est aussi de sensibiliser les membres du groupe large d'Extinction Rebellion à l'articulation des luttes, à prendre conscience de ces enjeux et à analyser les implications dans leur mouvement.

→ Construction d'alliances entre collectifs

Rendre la politique des organisations accueillante et construire des alliances et des coalitions sont d'autres pistes à explorer pour nourrir la diversité au sein des mouvements sociaux, selon certaines personnes interviewées. Ceci dit, certains collectifs sont plus réticents à la création d'alliances dû à de mauvaises expériences ou à la crainte de l'appropriation du mouvement à des finalités utilitaristes et instrumentales.

«Être un-e bon-ne alli-e signifie : développer des relations personnelles et pas seulement politiques»³⁵, nous dit Starhawk. Ces relations personnelles basées sur la confiance sont nécessaires pour tisser une toile d'alliances et créer des relations, car «lorsque vous créez une relation avec une alliée, vous ne lui demandez pas d'ajouter des membres à votre groupe. (...) Une relation avec un-e alli-e communautaire est plus égalitaire». Si certaines ne sont pas d'accord avec l'utilisation de la notion de convergences de luttes, perçue comme une façon de récupérer et d'instrumentaliser certains mouvements et associations, d'autres proposent d'utiliser le concept d'articulation des luttes, qui permettrait de favoriser certaines alliances, d'ouvrir le débat pour sortir de positions cli-vantes et d'y apporter une dimension de complexité, sans lisser le discours, et ainsi «sortir d'une vision très idéologiste ou très pure de la lutte, qui est aussi une manière assez masculiniste de regarder les choses» (Julien).

Les partenariats sont un autre moyen de favoriser la diversité au sein d'un mouvement ou d'une activité. Ces partenariats peuvent

34 Starhawk, *Quel monde voulons-nous ?* Paris, Cambourakis, (2002) 2019, p.91

35 *Ibid.*, p.103

avoir lieu en Belgique (comme le partenariat établi entre Femmes & Santé et Vie féminine qui a permis de toucher un public plus diversifié pour travailler l'auto-santé) ou dans les pays des Suds (comme c'est le cas de Le Monde selon les femmes), au travers de partenariats avec des groupes de femmes « *qui étaient souvent confrontés à des problèmes, notamment environnementaux, à des attaques de leurs ressources [naturelles]* » (Claudine).

Pratiques, modalités de mise en commun et organisation

→ Horizontalité, consensus et pratique du cercle : des façons de faire advenir le pouvoir-du-dedans ?

Ces groupes emploient différentes techniques et méthodes pour dynamiser leurs rencontres.

Il y a clairement dans ces groupes une préférence pour le consensus et la négociation, avec une volonté d'horizontalité dans la prise de décisions et d'abolition des hiérarchies au sein du groupe. Ces modalités sont imprégnées dans les activités menées par ces groupes mais aussi dans leurs dynamiques et pratiques en interne, incluant les instances de décision et allant jusqu'au conseil d'administration et dans les rapports avec des partenaires des pays des Suds.

« *Le conseil d'administration est vraiment au service de l'association. (...) Si on peut faire un lien avec l'écoféminisme, c'est bien une volonté d'une coproduction de décisions, coproduction de projets, une coproduction de savoirs. Ça, c'est clair. Le cercle est une référence.* » (Claudine)

Cette volonté de coproduction de savoirs et de projets est atteinte au travers de pratiques collectives, et non individuelles. Celles-ci permettent par exemple la réappropriation de savoirs et connaissances. Par exemple, Catherine explique que « *toute l'action de Femmes & Santé est focalisée sur se réapproprier son corps et sa santé, pas individuellement, mais collectivement. Vraiment dans des élans de solidarité, de participation, on se réapproprie son corps et sa santé* ». En

partant de récits individuels des femmes, il est possible d'arriver à en tirer des aspects communs dans l'expérience vécue, dans ce que Sandra Harding³⁶ ou Donna Haraway³⁷ ont nommé les « savoirs situés ».

Cette pratique collective permet aussi de prendre soin du mouvement (comme les Ruches des Mères au Front qui permettent de se reconnecter en tant que mouvement et qui démarrent par des moments de méditation) ou de créer des espaces d'échange et partage (comme le cas de Feminist and Queer Extinction Rebellion).

Par ailleurs, la collectivité joue un rôle spécialement important dans certaines expériences de laboratoires comme les traversées de Femmes en Transition/Laboratoire du Vivant ou dans la ZAD d'Arlon, qui vont au-delà de l'application de la collectivité à des moments concrets et qui ont une vision holistique où le projet est « *vraiment de construire un lieu de vie alternatif et collectif* » (Marie). Ces expérimentations partent du point de vue que, pour faire face à la situation actuelle (crise environnementale, modèle économique, inégalités sociales), il ne faut pas uniquement mener des changements économiques et techniques, mais qu'il faut opérer des changements plus profonds qui impliquent de modifier les modes de consommation et en général, les modes de vie et de relation avec les autres, y compris avec le vivant. Ainsi, « *la désaffection et désillusion à l'égard des gouvernements représentatifs conduisent un nombre croissant de militantes et de citoyennes à expérimenter de 'nouvelles formes du politique', à se réclamer d'une 'démocratie réelle'* »³⁸.

Dans ces expériences de vie collectives et alternatives, les rapports sociaux et les rapports à la nature sont réinventés pour explorer d'autres modes de vie en respect avec l'écosystème.

36 Sandra Harding, *The feminist standpoint theory reader. Intellectual and political controversies*, Routledge, Londres et New-York, 2004

37 Donna Haraway, « Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle » [1987], *Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences-fictions-féminismes*, Exils, 2007

38 Catherine Larrère, « L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *Multitudes*, vol. 67, no. 2, 2017, p.34 - <https://doi.org/10.3917/mult.067.0029>

En conclusion, tous ces groupes «font de l'expérience un auto-gouvernement dont les pratiques sont en rupture avec celles de la compétition électorale et des assemblées représentatives»³⁹. Ceci a été aussi une des caractéristiques des mouvements écoféministes qui ont prôné d'autres façons de faire de la politique ou de faire de la politique autrement, l'écoféminisme étant une expérience politique directe.

La modalité par excellence de mise en commun utilisée par tous ces groupes est **la pratique du cercle**. Cette pratique peut paraître très simple. Il s'agit de s'asseoir en cercle, soit par terre, soit sur des chaises, pour que toutes les personnes puissent se voir et pour éviter que certaines soient en avant et d'autres en retrait, dans une intention d'être tous et toutes égales. Dans un cercle, toutes les personnes sont au même niveau, il n'y a pas de hiérarchie comme il pourrait y avoir dans une classe où l'enseignant·e se situe en face et debout, et les élèves assis·es par exemple.

Bien que cette pratique ne soit pas l'apanage des écoféminismes et que nous la retrouvions dans d'autres mouvements comme ceux de l'éducation populaire, presque la totalité des groupes interviewés l'utilise, certains d'une façon plus réfléchie que d'autres⁴⁰. Cette pratique est utilisée au sein des groupes pour différentes raisons : le cercle permet d'établir des rapports égalitaires sans hiérarchies qui facilitent la coproduction de savoirs mentionnés, mais il permet aussi de sortir de l'individualité pour comprendre les relations avec les autres (au sein du groupe et de l'écosystème). Aline partage comment elle a introduit cette pratique dans ses expérimentations de connexion avec la nature lors des traversées :

« Je voulais introduire la pratique du cercle et voir comment ça modifie notre manière d'être. Et donc on mettait les tentes en

39 *Ibid.*, p.35

40 Il est possible de faire la différence entre les groupes qui utilisent la pratique du cercle consciemment et les groupes, pour qui c'est plutôt une modalité de mise en commun lors de leurs actions. Les groupes qui l'utilisent consciemment sont : Femmes en Transition, Terr'Eveille, Les Bombes atomiques, Le Monde selon les femmes, Mères au Front.

cercles, on avait une yourte quand on se rassemblait, c'était toujours en cercle. On mange en cercle, voilà... vraiment rentrer dans la pratique du cercle où il n'y a pas une pointe ou un angle qui fait qu'il y a quelqu'un qui est dans une position particulière. Il n'y a pas de position particulière dans le cercle, tout le monde occupe la même position. Ça a permis d'explorer le cercle et donc d'explorer aussi la sortie du système hiérarchique, de comprendre l'interdépendance, de comprendre qu'on est conçus comme un écosystème, chacune à sa juste place.» (Aline)

L'organisation horizontale, l'expérimentation de la démocratie directe, une structure non hiérarchique, et les autres pratiques décrites ci-dessus et mises en œuvre par ces groupes, sont des aspects vitaux des mouvements écoféministes, mais aussi de beaucoup d'autres mouvements qui envisagent la construction d'un monde différent à l'actuel. Ceci dit, «**les mettre en pratique est un art qui requiert un changement aussi bien de nos modes d'organisation que de nos modes de pensée**»⁴¹.

Pour Starhawk⁴², le modèle hiérarchique est associé au « pouvoir-sur », qui donne le pouvoir à certaines personnes de la société, c'est-à-dire le droit et la capacité d'en contrôler d'autres. Nous trouvons plein d'exemples dans notre société : les hommes sur les femmes, les personnes blanches sur les personnes racisées, etc. Ce pouvoir-sur est imprégné dans notre système économique et social, les sciences, les religions, même dans les constructions de nos bâtiments, ce qui se traduit dans une société inégale et basée sur des rapports de domination. Starhawk dénonce la 'mise à distance' car «**son essence est de nous faire nous voir nous-même à l'écart du monde**»⁴³ : nous voyons le monde divisé en parties isolées, dans lesquelles la manipulation et la domination deviennent les seules relations de pouvoir possible. Pour lutter contre la domination, Starhawk propose de se défaire de ce « pouvoir-sur » dans ses différentes formes et de re-découvrir la capacité de choisir, de vouloir, de faire, qu'elle appelle le « pouvoir-du-dedans ».

41 Starhawk, *Quel monde voulons-nous ?*, op.cit., p.61

42 Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, op.cit.

43 *Ibid.*, p.40

Ceci implique un changement de paradigme et de conscience que Starhawk met en parallèle avec l'immanence en contraposition à la mise à distance exercée le plus souvent dans la société.

Ces groupes, avec leurs pratiques horizontales et modalités de mise en commun non hiérarchiques, seraient en train d'activer leur pouvoir-du-dedans, leur capacité à faire advenir. Pour certains groupes, ceci est fait avec la volonté de créer des relations horizontales avec les humain·es et les autres êtres vivants, qui permettraient d'arrêter de considérer la « nature » comme une ressource pour reconnaître notre présence en tant que personnes humaines dans l'écosystème.

→ La non-mixité ou mixité-choisie⁴⁴ : une pratique revisitée

L'utilisation par les groupes interviewés des espaces en non-mixité ou mixité choisie n'est pas nouvelle. Christine Delphy indique que « la pratique de la non-mixité est tout simplement la conséquence de la théorie de l'auto-émancipation : c'est la lutte par les opprimés pour les opprimés »⁴⁵. Elle rappelle que la non-mixité a été redécouverte dans les années 1960, par les mouvements des droits civiques aux États-Unis et que « chaque génération politique doit la redécouvrir »⁴⁶. La non-mixité ou la mixité choisie était utilisée dans les mouvements féministes des années 1970-1980 en France⁴⁷ et en Belgique, en distinguant deux types principaux : les activités en non-mixité qui avaient pour objectif la construction d'un espace de partage et d'analyse ; et la non-mixité utilisée dans des activités tournées vers l'extérieur, qui ont pour objectif d'atteindre les femmes et de développer le mouvement. La non-mixité a été largement utilisée par les mouvements écoféministes, tant au sein

44 La mixité choisie consiste à partager entre personnes qui appartiennent à une minorité opprimée et/ou discriminée, excluant les personnes qui appartiennent aux groupes qui peuvent être oppressifs et/ou discriminants. Ceci permet d'établir un espace de partage où les membres peuvent échanger en dehors des schémas de domination.

45 Christine Delphy, *La non-mixité : une nécessité politique*, 2006 - <https://lmsi.net/La-non-mixite-une-necessite>

46 *Ibid.*

47 Alban Jacquemart, et Camille Masclat, « Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 46, no. 2, 2017, pp. 221-247 - <https://doi.org/10.4000/cli0.13784>

de leur groupe que dans les activités organisées par ces groupes.

Dans le cas des groupes interviewés, le recours à la non-mixité ou à la mixité choisie n'est pas une finalité en soi, mais un moyen, comme en témoigne Jules : « *Je ne pense pas que la mixité choisie soit une fin en soi même si en fait, j'adore aussi les moments en mixité choisie* ». La non-mixité se décline en plusieurs aspects et peut être utilisée en fonction de différentes catégories ou marqueurs : genre (distinction entre « hommes »/« femmes »), « race » (personnes « blanches » ou « racisées »), personnes cis- ou transgenre, classe sociale. Ainsi, la non-mixité ou mixité choisie peut être une condition *sine qua non* pour faire partie du groupe en question, ou bien pour participer à des activités organisées par ces groupes.

La non-mixité ou la mixité choisie est utilisée par ces groupes pour les raisons suivantes :

> Donner la voix aux personnes concernées par la thématique traitée

Un exemple sont les réunions *Shape the Camp* organisées par le Climate Justice Camp qui ont permis d'apporter du contenu, mais aussi d'approfondir la notion de *safe space* pour adapter le camp aux besoins de ces personnes. La notion de « non-mixité » était donc différente en fonction de la thématique traitée lors de ces rencontres *Shape the Camp*, focalisées sur les problématiques féministes, les luttes LGBTQIA+, l'antiracisme et l'âgisme (par exemple, dans le *Shape the camp* féministe, la discussion collective n'était pas ouverte aux hommes cis-genre qui pouvaient participer en parallèle à un atelier sur la masculinité toxique).

> Créer des espaces sécurisants, sans dynamiques d'oppression et qui permettent l'empowerment

Cette raison a été énumérée plusieurs fois, comme une raison aussi qui a poussé à la création de ces collectifs. Chaque groupe identifie et définit la mixité choisie ou non-mixité en fonction de leur perspective. Ainsi, Jules explique que les chantiers qu'elle organise sont en mixité choisie parce que ça donne confiance et

envie à plein de femmes et personnes queer qui n'iraient pas à un atelier de construction traditionnel.

Même si pour certains groupes la question n'est pas complètement tranchée, elles soulignent que la création de ces espaces sécurisants permet de ne pas remettre en question à chaque fois des discussions acquises et de partir de notions communes, comme l'explique Feminist and Queer Extinction Rebellion.

> **Permettre d'aborder les sujets différemment**

Dans ce cas, il s'agirait plutôt d'adapter le contenu des ateliers et activités en fonction du public ciblé, car les besoins mais aussi les privilèges des participant·es sont différents. Par exemple, Emmanuel·le souligne l'importance d'adapter le contenu en fonction du public (femmes blanches, hommes blancs, femmes racisées, personnes non-binaires, etc.).

> **Travailler des sujets sensibles, liés aux émotions, à l'intimité et au corps**

Ceci ressort notamment dans les groupes qui travaillent l'auto-santé, comme Corps écrits et Femmes & Santé, mais aussi dans d'autres groupes qui utilisent le Travail Qui Relie (TQR) comme Terr'Eveille. Dans le premier cas, les groupes en non-mixité qui pratiquent l'auto-gynécologie et travaillent notamment sur des questions liées à l'avortement et à la contraception sont vus comme une démarche d'*empowerment*, pour mieux se connaître et se réapproprier son corps, sa santé et sa sexualité. Dans le deuxième cas, la pratique du TQR propose des espaces aux groupes mixtes et non-mixtes. Les groupes en non-mixité (composés uniquement de femmes) offrent un cadre sécurisant pour toucher certaines blessures qui se révèlent moins dans des contextes de mixité. Il existe aussi des groupes en non-mixité (composés uniquement d'hommes cis-genre) qui permettent, par exemple, de redéfinir la masculinité ou de s'ouvrir au niveau de l'émotionnel⁴⁸.

48 Nous n'avons pas intégré cette question dans notre étude.

Les personnes interviewées partagent que ces groupes et collectifs utilisent des pratiques qui ont aussi caractérisé les pratiques écoféministes, mais aussi les mouvements féministes en général ou autres mouvements sociaux. Cette dernière notion de mixité choisie ou non-mixité ouvre la porte à d'autres questions, car « la non-mixité comme mode d'organisation militante symbolise le « nous, les femmes », c'est-à-dire l'appartenance de toutes les femmes à un même groupe, réunies par une expérience commune »⁴⁹. Ceci impliquerait l'universalité du sujet politique « femme ». Or, cette vision entre en conflit et est questionnée par d'autres mouvements, qui en critiquent le caractère hétérocentré, blanco-centré et classiste.

49 Alban Jacquemart et Camille Maslet, « Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France », *op.cit.*, p.237

LA NOTION DU GENRE ET LES ÉCOFÉMINISMES : PRATIQUES ET DÉFIS

Comme vu précédemment, le dénominateur commun des écoféminismes réside dans l'analogie entre l'exploitation des femmes et l'exploitation de la nature par une société patriarcale qui impose les valeurs de la domination à ces deux catégories : les femmes et la nature. Au travers de cette approche, les écoféminismes vont au-delà d'une demande d'égalisation des droits entre hommes et femmes. Les écoféminismes s'inscrivent dans un courant qui questionne un modèle spécifique de civilisation et qui ne prétend pas uniquement libérer les femmes de leur infériorité par leur relégation à la nature, mais qui repense également la façon de se mettre en relation avec une nature, conceptualisée comme un Autre que l'on peut dominer. Ainsi, **la solution à la crise environnementale passerait, en partie, par une réflexion sur les rapports de genre.**

Mais de qui parle-t-on quand on parle des « femmes » ? Pour Françoise d'Eaubonne, les femmes sont la seule majorité « **réduite au statut de minorité** »⁵⁰ sur laquelle, en outre, il « **repose à présent, même si elle n'en a pas encore totalement conscience, la condamnation à mort ou le salut de l'humanité tout entière** »⁵¹. Bien qu'elle n'utilise pas le mot 'genre' dans son livre *Le féminisme ou la mort*, d'Eaubonne réalise un parcours ethnographique exposant différentes cultures pour arriver à la conclusion que « **rien ne correspond à un diktat biologique** »⁵². Elle distingue « féminitude » et « féminité », cette dernière étant le résultat des marqueurs biologiques qui préexistent et qui sont modifiés a posteriori par les différentes cultures. C'est ainsi qu'elle arrive à la conclusion que les « **valeurs du féminin n'existent que sur le plan culturel, nullement**

50 Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, op.cit., p.280

51 *Ibid.*

52 *Ibid.*, pp.83-84

métaphysique»⁵³. Françoise d'Eaubonne s'inscrit donc dans une approche constructiviste du genre, influencée par le féminisme matérialiste, caractéristique des années 1970 en France.

Lorsque nous interrogeons les personnes qui font partie de groupes définis comme militants sur leur rapport au genre ou leur vision des femmes et des hommes, la majorité apporte une vision du genre comme construction sociale, similaire à celle de Françoise d'Eaubonne. Néanmoins, il faut tenir compte qu'il s'agit ici du point de vue de la personne interviewée et que différentes visions peuvent coexister au sein d'un même groupe. Ainsi, certains des groupes interviewés, comme *Le Monde selon les femmes*, utilisent les catégories sociales d'hommes et femmes pour comprendre les rapports de domination. C'est aussi au travers de ce prisme que d'autres associations, comme *Femmes & Santé*, abordent leurs pratiques et les ateliers de santé des femmes et auto-gynécologie, où il s'agit de «chausser les lunettes de genre» avec une grille de lecture intersectionnelle, notamment pour comprendre quelles conditions de vie ont conduit à quels problèmes de santé. Cette approche du genre avec une vision intersectionnelle leur permet de déconstruire le patriarcat à plusieurs niveaux. Elles iront au-delà de la notion du genre pour y inclure d'autres rapports de domination, d'autres enjeux auxquels il faut faire face de façon globale pour trouver une solution.

D'autres abordent la question du genre au travers d'une réflexion sur l'identité des femmes (qu'est-ce qu'être une femme?). Aline dans son *Laboratoire du Vivant* s'est fortement inspirée des expériences de *Women's Land* dans les années 80 aux États-Unis, mais aussi de sa propre expérience au sein d'un *Women's Land* dans Les Vosges. C'est pourquoi elle a proposé de mener ces réflexions sur l'identité des femmes à partir de traversées de 21 jours en pleine nature et ce, exclusivement avec des femmes, pour expérimenter le Travail Qui Relie (TQR), au-delà des structures physiques, en pleine nature, «*parce que l'architecture elle-même est empreinte de cette énergie du système (...)*». Ces traversées, exclusivement entre femmes, permettent «*d'approfondir la souffrance de la relation homme/femmes sur terre.*» (Aline)

53 *Ibid.*, p.315

Par le passé, le courant écoféministe a été taxé d'essentialiste par le fait de se réunir entre femmes et de revaloriser des aspects dits féminins.

Mais qu'est-ce que l'essentialisme dans le contexte de l'écoféminisme et comment ces groupes belges abordent-ils la question, très souvent soulevée face aux mouvements écoféministes ?

Entre la réappropriation et le piège de l'essentialisme. Comment le contourner ?

Le geste de *Reclaim* et la stratégie de réappropriation de tout ce qui est attribué aux femmes ont été la cible de critiques acharnées de toutes parts (secteurs académiques et militants) : les écoféministes se sont vus accusées d'essentialiser « la femme » et d'instiguer un renforcement des stéréotypes de genre.

Si comme vu précédemment, Françoise d'Eaubonne, censée être une des premières à faire émerger la question de cette articulation des femmes et de la nature, reconnaissait la construction sociale de la « féminité », pourquoi fait-on face à cette accusation omniprésente d'essentialisme quand nous parlons de l'écoféminisme, même encore actuellement en Belgique ?

La raison principale est que la soi-disant proximité des femmes à la nature a été utilisée par la société patriarcale pour cantonner les femmes dans des rôles reproductifs (de mères) et traditionnels (d'épouses), en les enfermant dans la sphère privée. C'est pour cette raison que les féministes, avec Simone de Beauvoir en tête dans le milieu francophone, ont vu dans l'écoféminisme un danger, un piège à éviter, par peur de donner des ailes au discours patriarcal dominant, selon lequel les femmes seraient plus proches de la nature⁵⁴. C'est ainsi que pour plusieurs courants du féminisme, l'émancipation des femmes passe par le rejet de tout ce qui rattaché les femmes au corps et au biologique, ce qui est contraire à la stratégie écoféministe de revalorisation de ces aspects.

Ceci pose deux problèmes pour les écoféministes. Cette notion d'émancipation excluait une grande partie des femmes qui

54 Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques, op.cit.*

s'identifieraient à cette proposition, à savoir avec l'identification en tant que « femme ». Ceci irait à l'encontre du mouvement écoféministe comme mouvement populaire construit dès le départ avec de nombreuses femmes qui se reconnaissaient justement dans le fait d'être femmes et se réunissaient pour cette raison⁵⁵. Le deuxième problème repose sur le fait qu'en « **rejetant cette identification des femmes avec la nature, on sauve les femmes, mais on sacrifie la nature** »⁵⁶, ce qui contribue à maintenir une vision négative de la nature qui ne remet pas en cause le dualisme. Ainsi, pour les écoféministes, il ne suffit pas de libérer les femmes en déconstruisant leur naturalisation et de les passer du côté de la culture. Il faudra réinventer la féminité, récupérée par le capitalisme patriarcal, et se réapproprier la nature et tout ce qui est attribué aux femmes, dans un acte de *Reclaim*, en quelque sorte une inversion du stigmate double (des femmes et de la nature), non pas dans une idée de retour en arrière, mais au contraire plutôt en se réinventant ici et maintenant.

L'écoféminisme est-il essentialiste ? Ces critiques sont-elles fondées ?

En lisant les textes écoféministes des années 80, ce qui ressort est plutôt la diversité du mouvement, avec des textes certes essentialistes, certains utilisant un essentialisme stratégique tandis que d'autres s'efforcent à déconstruire toute sorte d'essentialisme en passant par une approche constructiviste⁵⁷.

L'essentialisme stratégique peut être vu aussi comme une tactique consciente de résistance. La base de cette approche consiste à considérer que « **l'essence des femmes a été historiquement construite par le discours patriarcal scientifique comme inférieure à celles des hommes** »⁵⁸, ce qui sous-entend une forme de constructivisme dans l'essentialisme et donc une stratégie consciente de « **réparation culturelle face à des siècles de dénigrement des femmes et de**

55 Catherine Larrère, « L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *op.cit.*, p.31 : « Pour ces mouvements populaires (*grassroots*) le langage de la protestation est celui des mots de la féminité ordinaire : la grossesse, les enfants, la famille, le logement ».

56 Emilie Hache (éd.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, *op.cit.*, p.21

57 Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques*, *op.cit.*, p.82

58 Elizabeth Carlassare, « L'essentialisme dans le discours écoféministe », *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Emilie Hache (éd.), *op.cit.*, p.328

reconnexion à la terre/nature»⁵⁹. Ainsi, cet essentialisme stratégique proposera des façons plus positives de parler des femmes, qui passent par la revalorisation des corps féminins, de leur relation avec la nature et de tout ce qui a été relégué du côté du féminin, notamment les émotions.

La proposition, bien que risquée, est similaire à celles qui veulent renverser la vision mécaniciste de la nature, pour revenir à une vision plus organiciste qui vise à trouver de nouvelles images qui seraient attachées à de nouvelles valeurs plus positives et proposant de nouvelles métaphores comme *Mother Earth* ou Gaïa en tant que sujet actif et non plus comme un objet⁶⁰.

Vandana Shiva, philosophe indienne et l'une des voix les plus connues des écoféministes des pays des Suds, est aussi taxée d'essentialiste quand elle fait appel à la cosmologie indienne et présente la nature comme un principe féminin nommé «Prakriti», qui en tant que nature, serait une manifestation de Shakti, le principe féminin créateur du cosmos. Ainsi, *Prakriti* serait «activité et diversité» et vivrait «dans les pierres, les arbres, les étangs, les fruits et les animaux et s'identifie à eux»⁶¹. Cette vision permet de surmonter les dualismes, car «il n'y a pas de séparation entre l'homme et la nature, ou entre l'homme et la femme, parce que la vie sous toutes ses formes découle du principe féminin»⁶².

Le corps joue un rôle important, tant dans l'association des femmes à la nature que dans l'aspect de la réappropriation. Bien que la réappropriation du corps féminin ait été considérée comme essentialiste aussi, il est à noter que les écoféminismes ont approché la question du corps de différentes façons. Par exemple, Silvia Federici, philosophe et féministe italo-américaine, donne une perspective historique pour expliquer l'exploitation des femmes

59 Emilie Hache (éd.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, op.cit., p.31

60 Catherine Larrère, « L'écoféminisme : féminisme écologique ou écologie féministe », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 22 | 2012 - <https://doi.org/10.4000/traces.5454>

61 Vandana Shiva, « Étreindre les arbres », *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Émilie Hache (éd.), op.cit, pp.183-188

62 *Ibid.*, p.186

à travers le corps. Selon Federici⁶³, l'assimilation entre corps et nature provient des analyses de Descartes du 17^e siècle pour qui tant le corps que la nature, ré-agissent selon les lois physiques. Avec la naissance de la vision mécaniciste, le corps est vu comme une usine, séparée de l'âme. Federici fait une relecture féministe de l'accumulation primitive du capital de Marx, expliquant que la transition du féodalisme au capitalisme a été uniquement possible grâce à l'exploitation du corps des femmes, qui devient un instrument de reproduction et développement de main d'œuvre. L'utérus devient un territoire public, contrôlé par l'État, où tous les savoirs sur les formes de contraception et de contrôle de processus d'enfantement sont expropriés aux femmes. Selon ce point de vue donc, **la réappropriation du corps ne relève pas d'une quelconque vision essentialiste, mais plutôt d'une récupération des savoirs enlevés aux femmes.**

Le corps et la reproduction jouent aussi une place centrale dans l'argumentaire de Françoise d'Eaubonne⁶⁴ pour qui la surpopulation est une des menaces de mort les plus immédiates pour l'humanité, le corps des femmes étant contrôlé par le « système mâle » et le « lapinisme phallocratique ». Cette approche, soutenue par certaines études environnementales menées par les pays occidentaux, aurait tendance à désigner les pays des Suds, les femmes en tête, comme principaux responsables de la surpopulation et de la crise environnementale. Cette vision serait aveugle d'une part aux connaissances des femmes concernant le contrôle des naissances et d'autre part à la responsabilité des pays capitalistes dans l'exploitation des ressources et des personnes.

63 Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde/ Senonevero, Paris, (2004) 2014

64 Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, op.cit.

De la réappropriation de notions dites féminines à la reconnaissance du piège de l'essentialisme : quelles pratiques ?

La plupart des groupes sont conscients que l'écoféminisme peut faire tomber les femmes dans le piège de l'essentialisme, qui les réduirait à une essence féminine et les cantonnerait à certains rôles spécifiques et traditionnels de par leur nature. La revalorisation et réappropriation des valeurs dites féminines amène des tensions et des accusations d'essentialisme que les personnes interviewées expliquent et que les groupes contournent, à leur façon, par différentes stratégies.

→ Le *care* ou le soin

Quand on parle de la revalorisation des valeurs dites féminines, le *care* prend une dimension particulièrement importante dans les pratiques écoféministes. Il en va de même dans les pratiques des groupes interviewés.

Certain-es l'intègrent avec une dimension politique et avec une volonté d'universalisation des soins dans la structure sociale : *« en mettant l'être humain au centre, la notion de soin de l'être humain, de son environnement, de ses ressources, et des ressources avec lesquelles il est lié, devient quelque chose qui soit au cœur des politiques, au cœur des organisations de la société. »* (Claudine)

Julien identifie aussi cette question du soin comme une question très politique, intégrée dans leurs pratiques avec pour but de *« déconstruire un peu ces vieilles habitudes militantes de ne pas prendre soin de soi pour sauver les autres »* et *« prendre soin de l'écosystème de mouvements »* (Julien) avec lequel Mycélium travaille en créant du débat et en mettant en lumière les tensions. Le soin est aussi une dimension politique pour Feminist and Queer Extinction Rebellion, cruciale pour la construction du monde d'après.

Les groupes interviewés sont conscients de l'importance de prendre soin de soi, au niveau individuel, ainsi qu'au niveau du collectif, pour avoir un activisme durable et éviter des *burn outs* militants.

Dans les activités que ces groupes mettent en place, le soin est aussi pris en considération et se traduit en pratique de différentes façons. Par exemple, le Climate Justice Camp a développé une charte sur l'application d'une approche de soin dans le camp ainsi qu'une *Awareness Team*, formée par une psychologue sociologue spécialisée en discriminations et intersectionnalités, pour que l'équipe puisse accueillir des personnes qui auraient subi une agression, ou bien même qui auraient juste besoin de parler. D'autres, comme Le Monde selon les femmes, Corps écrits ou le projet ACABI, expliquent comment ils et elles organisent les activités avec cette vision de soin (accueil des participant·es, environnement agréable dans la salle, une attention à la nourriture partagée, etc.) pour s'assurer que les personnes se sentent à l'aise. Pour d'autres, comme expliqué par Marie, l'intégration de la dimension de soin peut donner lieu à la construction dans la ZAD d'un espace en non-mixité, qui reconnaît un besoin et qui y apporte une réponse.

Le soin est aussi élargi aux humain·es et non-humain·es, aux vivants et aux non vivants, dans une approche non anthropocentrique pour visibiliser et sentir l'interdépendance des êtres. Laura partage que dans les ateliers du Travail Qui Relie (TQR), le soin permet de créer un sentiment de communauté très fort et que « *le fait de développer ça entre soi, entre humains permet aussi de le développer par rapport aux autres êtres vivants* ». Cette approche qui lie le soin des humain·es avec les autres qu'humain·es et les non vivants, confirme le besoin de sortir des relations de domination et d'exploitation des autres, d'arrêter de les considérer comme des « choses », et donc de les instrumentaliser.

Dans les cas mentionnés ci-dessus, l'intégration de la dimension du soin dans les pratiques de ces groupes pourrait être considérée comme une réappropriation de la notion de *care*, traditionnellement associé aux femmes, comme un geste de *Reclaim*, similaire à celui mené par les écoféminismes. Ceci dit, bien que cette revalorisation des soins pourrait être considérée comme un piège lié à celui de l'essentialisme dont nous avons parlé auparavant (les femmes plus enclines à prendre soin par nature), il est à noter qu'aucun des groupes n'a mentionné que l'intégration de la notion du soin dans leurs pratiques soit un aspect considéré comme exclusivement

«féminin» ou bien essentialisant. Au contraire, ils ont souligné la nécessité de prendre le *care* comme une valeur universelle.

→ La maternité et le rôle de mère

La maternité en général et la figure de la mère en particulier sont reconnues comme un angle mort du féminisme, puisque le féminisme des années 70 a été construit sur l'accès libre à la contraception et l'avortement et par conséquent, sur le fait de pouvoir choisir de ne pas avoir d'enfant. Parmi les écoféminismes, les avis sont partagés. Tandis que certains courants, comme les écoféministes socialistes⁶⁵, approchent la question de la maternité avec précaution, au vu du rôle des femmes comme soignantes et nourricières utilisé pour cantonner les femmes dans la sphère privée, il ne faut pas oublier qu'une grande partie du mouvement environnemental (aux États-Unis dans les années 80, mais aussi au sein d'autres mouvements environnementaux que nous observons dans différentes parties du monde actuellement) a été composé de femmes au foyer, pour qui «le moteur principal derrière ce travail politique en revient presque toujours à la relation objective des femmes à la reproduction sociale»⁶⁶.

Les Mères au Front revendiquent par exemple cette maternité, dans un sens large et avec une volonté déconstructiviste. Collectif créé en 2020, on y débat l'utilisation du mot «Mères» dans son nom, qui pourrait être vu comme essentialisant : «*La figure de la mère a été récupérée, instrumentalisée. Donc on pourra expliquer tout ça aussi en s'appelant Mères au front (...) Plus ce nom dérange, plus je suis contente de le garder mais pour le déconstruire. (...). On est ouvertes aussi à des femmes qui ne seront jamais mères ou qui seront mères autrement. Tu peux te sentir mère d'enfants que tu as accueillis, mère d'un animal, mère de plein de projets créatifs.* » (Caroline)

65 «Pour les écoféministes socialistes, les idées comme celles de la femme nourricière soignante ou de la femme proche de la nature, ont été utilisées à des fins oppressives pour limiter leurs sphères d'activité et écraser leur puissance en tant que sujets sociaux et culturels ». Elizabeth Carllassare, « L'essentialisme dans le discours écoféministe », *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Émilie Hache (éd.), *op.cit.*, p.324

66 Ariel Salleh, « Pour un écoféminisme international », *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Émilie Hache (éd.), *op.cit.*, p.354

Avec cette stratégie d'ouverture et de non-rejet de la maternité et des différentes façons de la considérer, on éviterait un des premiers pièges énumérés auparavant, à savoir l'exclusion du mouvement de toutes ces femmes qui s'identifient avec cette notion de mère.

Parallèlement, la déconstruction du concept de « mère » permet de se réapproprier la notion dans un inversement du stigmate, dans un acte de *Reclaim*, revalorisant les valeurs dites féminines. La notion peut être dès lors considérée comme une sorte d'essentialisme stratégique : « (...) *ce qu'on peut faire, c'est utiliser le fait qu'on nous a rendues plus sensibles pour ouvrir les autres qui en sont capables à s'ouvrir à cette sensibilité-là (...)* » (Caroline). Ainsi, le fait d'être mère pourrait être le début de l'action politique de ces femmes qui s'identifient comme mères⁶⁷ et rejoindraient un mouvement de défense de l'environnement, dans une sorte de tactique d'essentialisme stratégique. Actuellement, les membres de Mères au Front ont différentes visions par rapport au féminisme, le genre et la maternité, mais ce qui apparaît clairement, c'est qu'en s'emparant de la maternité au sens large, le groupe permet aux personnes soucieuses de l'environnement, de le rejoindre grâce à l'identification au rôle de mère.

Emmanuel·le, à la tête du projet Alimentation Conscience qui relie l'écoféminisme à l'alimentation, est conscient·e aussi du piège de la mère nourricière qui peut ressortir dans le cadre d'un projet qui traite de l'alimentation et des femmes. Pour éviter ce piège, sa proposition est de travailler en non-mixité pour que « *les femmes reprennent le pouvoir aussi à l'intérieur de leur foyer sur les questions alimentaires (...), en les invitant à réfléchir à la politique, au personnel, à la santé, au spirituel* »⁶⁸. (Emmanuel·le)

67 « *C'est vraiment très important de dire : ce n'est pas du tout que pour vos gosses, mais... et si vos gosses pourraient être le démarrage de votre action politique ? Pour moi, c'est utiliser ça, en fait.* » (Caroline)

68 Ce sont les axes de travail sur l'alimentation du projet Alimentation Conscience.

→ Le corps

L'écoféminisme a apporté au féminisme dominant la question de la redécouverte du corps et de sa réappropriation, comme vu précédemment, signalé comme le point de départ de l'exploitation des femmes (notamment à travers l'appropriation du ventre des femmes pour la reproduction dans la thèse développée par Silvia Federici). C'est pour cette même raison que le rapprochement du corps par certains de ces groupes se fait en prêtant une grande attention à ne pas tomber dans le piège de l'essentialisme.

Frédou de Corps écrits, association qui travaille les questions de genres, et notamment la santé des femmes et l'auto-gynécologie, se dit elle-même influencée par l'écoféminisme et partage sa vision ainsi :

« On sait bien que le danger de l'essentialisme est pointé du doigt dans l'écoféminisme, mais néanmoins, le fait... dans certains milieux, dans certains groupes de femmes, ou tu vois, dans les cercles de femmes, on voit bien que le fait de retrouver justement... de retrouver son corps, de se réapproprier son corps et même d'honorer ses seins ou son utérus, ou d'être plus proche finalement de sa «nature» n'est pas essentialisant, mais au contraire, permet une émancipation différente. Je crois que l'écoféminisme permet justement... de ne pas tomber dans le travers de l'essentialisme. »
(Frédou)

Dans les ateliers organisés, la réappropriation du corps joue une place essentielle, liée aussi à une question de *l'empowerment* des femmes à travers la connaissance de leur propre corps. Cette réappropriation dénonce alors l'appropriation du corps des femmes par le capitalisme, comme Frédou explique : *« La domination patriarcale a fait qu'on s'est approprié le ventre des femmes. Je crois aussi que le capitalisme ne peut survivre que parce qu'il y a cette sphère domestique, avec une majorité de femmes, qui font tout le travail de soin, de care ».*

Dans le cas de Corps écrits, où le mot « corps » fait partie intégrante du nom de l'association (nouveau nom depuis 2018), la notion de corps englobe la notion de corps biologique, mais aussi social, politique et collectif, ce qui permet de sortir d'une vision

essentialiste pour doter le corps d'une dimension politique.

Le corps joue aussi un rôle important dans les pratiques de Terr'Eveille qui, au travers du Travail Qui Relie, ont pour but de «faire chair avec le monde» (Laura), pour renforcer une idée d'appartenance commune. Dans ces pratiques, il y a des moments de massages, de contact avec la terre, avec la nature, à travers le corps. Ceci «fait vraiment ressentir cette appartenance-là. Et parfois, ça fait remonter des sensations, même du désir, en fait» (Laura).

En conclusion, certains de ces groupes considèrent qu'il existe un certain piège ou un risque auquel il faut faire attention quand il s'agit de la revalorisation de pratiques ou valeurs dites féminines, ou traditionnellement associées aux femmes. En revanche, l'intégration de dimensions des notions du soin, de la maternité ou du corps, peuvent apporter des éléments enrichissants pour toute l'humanité qui aideraient à avoir d'autres types de rapports avec les humain-es et les non-humain-es.

AU-DELÀ DU RATIONNEL ? UN CAS PARTICULIER : LES SORCIÈRES

Lors des entretiens, la place de la spiritualité a fait apparaître les sorcières dans la discussion. Les écoféminismes ont réactivé cette figure et l'histoire autour des sorcières de différentes façons. Les sorcières néopaiennes comme Starhawk amènent la dimension spirituelle dans l'écoféminisme ainsi qu'une utilisation de la magie dans l'activisme (activation du pouvoir-du-dedans).

Dans son ouvrage *Rêver l'obscur*, Starhawk décortique les éléments clés de cette période obscure qui est la chasse aux sorcières⁶⁹, entre le 16^e et le 17^e siècle et qui s'est prolongé jusque début du 19^e. Contrairement à la persécution des Juifs ou des hérétiques, la chasse aux sorcières avait les femmes comme cible privilégiée. Trois processus clés étaient enchevêtrés à cette persécution :

- **L'expropriation de la terre et des ressources naturelles**, avec la privatisation des terres communales et l'apparition des *enclosures* « détruisant le réseau de droits et d'obligations mutuels qui caractérisait le village médiéval »⁷⁰ et qui amenait à des révoltes paysannes ;
- **L'expropriation de la connaissance**, avec la montée du professionnalisme et l'apparition de diplômes formels, où l'éducation devenait un bien duquel les femmes furent exclues, notamment de professions qui pourtant avaient été leur domaine jusque-là, comme les sages-femmes ou guérisseuses ;
- **La guerre à l'immanence**, due aux changements des attitudes, valeurs et croyances du peuple, qui évoluèrent d'une vision communautaire avec des droits communaux vers un individualisme caractéristique du nouvel ordre religieux.

69 Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, op.cit., pp.273-326

70 *Ibid.*, p.287

C'est ainsi que les sorcières sont autant réactivées quand les écoféminismes s'emparent de la question dans une volonté de réappropriation des savoirs qui ont été expropriés aux femmes et dans une optique de faire revivre des valeurs communautaires anciennes et ce, en les réinventant.

Comme dit précédemment, selon Silvia Federici, la chasse aux sorcières fut une des pierres angulaires de l'accumulation primitive de capital, qui permit l'appropriation du corps des femmes par l'état, qui prit contrôle sur tous les aspects de la reproduction et ainsi, mis « l'utérus au service de l'augmentation de la population, de la production et de l'accumulation de la force de travail »⁷¹. D'autres pierres angulaires de cette accumulation primitive furent la disparition des communs par l'imposition des *enclosures* et la colonisation/extermination des populations d'Amérique Latine.

Avec cette campagne de terreur qu'était la chasse aux sorcières, en parallèle aux bûchers, tout un monde de pratiques féminines et de rapports collectifs s'écroulait et les savoirs furent expropriés aux femmes. « Avec la persécution des guérisseuses populaires, les femmes furent dépossédées d'un patrimoine de savoir empirique, concernant les plantes et les remèdes, qu'elles avaient accumulé et transmis de génération en génération »⁷². L'apparition de la médecine moderne au 19^e siècle supposa une nouvelle *enclosure* de ces connaissances.

Les sorcières en Belgique : sont-elles présentes ?

« Dernièrement, c'est la profusion de sorcières. (...). Peut-être ça peut représenter différentes choses pour différentes personnes. »
(Frédou)

Symbole ou archétype, femme puissante ou bouc émissaire, la réflexion sur le rôle des sorcières et son intégration dans les pratiques activistes est en émergence en Belgique, avec différentes

71 Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, op.cit., p.293

72 *Ibid.*, p.324

visions sur ce que les sorcières ont été, sont et peuvent être. Cette notion peut alors être activée (ou pas) différemment dans leurs pratiques.

Les sorcières ont été définies ainsi par certaines personnes interviewées, qui les intègrent de la façon suivante dans leurs pratiques :

→ **Un archétype qui peut être source d'inspiration**

Tant pour Frédou que pour Julien, la figure de la sorcière est un archétype : une nouvelle image du féminisme, « *l'archétype de la sorcière qui est aujourd'hui... c'est un peu la nouvelle image du féminisme, c'est la sorcière... alors que peut-être il y a 20 ans, ça ne l'était pas du tout* » (Frédou) et valable pour tous et toutes, « *la sorcière peut être un archétype qui inspire tout le monde selon peu importe le genre, mais en disant aussi que c'était pas la seule et en essayant de le mettre en lien avec d'autres archétypes tel que la Déesse, la personne en lutte* » (Julien).

→ **Un symbole puissant des oppressions, qui peut être utilisé comme clé d'entrée pour la compréhension des rapports de domination et utilisé dans des actions militantes**

Marie explique que les sorcières sont apparues à la ZAD d'Arlon plutôt en lien avec tout ce qui est lié à la connaissance des plantes médicinales.

Pour Claudine, les sorcières peuvent être « *une clé d'entrée féministe qui fait lien entre l'action au niveau politique, au niveau social, au niveau des recherches. (...) C'est une clé de compréhension des rapports de domination homme/femmes dans tout le vécu des femmes en Occident mais aussi dans d'autres régions du monde. Et donc, la sorcière, c'est une symbolique très très forte* ». Pour Le Monde selon les femmes, le symbole des sorcières a été déjà activé lors de la participation à des manifestations, conscientes de la puissance des symboles pour contribuer à *l'empowerment* des personnes qui participent à l'action.

→ **Vision critique du concept de « sorcière » et développement d’alternatives**

Certaines personnes ont une vision critique du mot et/ou du concept de sorcière et préfèrent utiliser des alternatives. Ainsi, Aline utilise le mot « sourcière » car elle considère que le mot sorcière est encore empreint d’une noirceur et d’une négativité. Le mot « sourcières » vient « *d’être en lien avec la source (...). Que ce soit par les plantes, que ce soit par l’eau, par les rituels qu’il fallait faire, elles étaient en lien avec la source. La source de vie. Elles accompagnaient les naissances, les morts, etc.* » (Aline)

Pascale voit un risque dans l’utilisation de la figure de la sorcière, car elle pourrait devenir un symbole, une image, une statuette désincarnée. Elle revendique le corps de la sorcière au lieu de la figure de la sorcière. Il s’agirait d’incarner la sorcière, même d’être « soeurière » : « *Et il y a beaucoup de personnes qui ont critiqué ça [la figure de la sorcière] et qui ont dit: pourquoi on ne parle pas du corps de la sorcière? Parce que la figure de la sorcière, c’est déjà comme dématérialiser la sorcière ou la déifier. Et elle devient une statuette ou une image... Donc moi, je n’aime pas cette idée de la figure de la sorcière. C’est être sorcière. Même être soeurière.* » (Pascale)

Catherine est critique aussi avec la notion de la sorcière et trouve qu’il y a une tendance à embellir un génocide où des femmes pauvres ont été le bouc émissaire dans un contexte politique de révoltes paysannes afin de détourner l’attention de la privatisation des terres communales. Alignée avec l’approche de Silvia Federici, Catherine critique l’appropriation de la notion des sorcières et associe plutôt le rôle de ces femmes à celui de guérisseuses et sages-femmes, qui avaient des savoirs à propos des plantes médicinales, qui accompagnaient les accouchements et les naissances et qui connaissaient des méthodes de contraception et d’avortement.

« *Les femmes à travers les siècles ont été dépossédées de leur corps, on a dénigré leurs savoirs, on a ridiculisé leurs savoirs (...). Il y a surtout la création de facultés de médecine d’où on a exclu les femmes en leur donnant une étiquette de sorcières, mais il y a aussi à un moment, qui est crucial et qui est la base sanglante de notre médecine moderne, c’est quand on a envoyé les sages-femmes, qui étaient toujours des femmes du peuple, qui portaient le savoir*

populaire, dans une position subordonnée du médecin. C'est la naissance de la gynécologie au début du 19e siècle avec l'industrialisation. » (Catherine)

Dans les ateliers d'auto-santé qui étaient organisés par Femmes & Santé, les femmes se réapproprient leur corps, des savoirs, sans que pour Catherine, il y ait un lien quelconque avec les sorcières considérées comme utilisatrices de la magie.

Frédou identifie aussi la chasse aux sorcières comme ce moment charnière dans l'expropriation des savoirs et souligne le long chemin à parcourir encore pour se réapproprier ces savoirs empiriques.

« [Le self-help], c'est retourner à la cassure de la transmission, entre les femmes de différentes générations, au moment de la chasse aux sorcières. Les années septante déjà ont permis quand même à pas mal de groupes de femmes, en parallèle aux luttes pour la dépénalisation de l'avortement et pour la contraception, de se réunir et de pouvoir mieux se connaître et se réapproprier son corps, sa santé, sa sexualité. » (Frédou)

Pour favoriser cette réappropriation, similaire au geste de *Reclaim* des écoféministes, Corps écrits facilite des ateliers d'auto-santé et d'auto-gynécologie où cette réappropriation est mise en avant. Frédou participe aussi, comme intervenante invitée, à certaines traversées du TQR d'Aline de Femmes en Transition pour y apporter cette expérimentation à travers le corps pendant une journée.

En conclusion, les écoféministes ont utilisé et revendiqué la figure de la sorcière lors de mobilisations. En Belgique, nous voyons que les groupes s'approprient différemment la notion. Symbole, archétype ou bouc émissaire, la réflexion est en cours dans ces groupes, qui adoptent ou critiquent la notion de sorcière, contribuant ainsi à sa visibilité dans la sphère publique.

CONCLUSION

Tout au long de cette étude, nous avons tenté de répondre à la question de recherche suivante, sur base des entretiens réalisés auprès de 14 groupes identifiés en 2021 : « *quelle forme prennent les pratiques écoféministes en Belgique francophone ?* », en gardant comme fil rouge l'écoféminisme comme mouvement social et de pensée.

Une des premières conclusions a été de constater que, bien qu'il y ait des groupes qui se revendiquent comme écoféministes ou bien qui s'inspirent des courants écoféministes, il serait prématuré de parler d'un mouvement écoféministe instauré en Belgique francophone. Ainsi, parler de pratiques écoféministes, en tant que telles, ne serait pas pertinent. Ceci dit, en utilisant l'écoféminisme comme fil rouge pour approcher le terrain, il est possible de constater qu'en effet, les groupes interviewés intègrent dans leurs pratiques des actions et activités avec des caractéristiques similaires à celles des mouvements écoféministes.

Tant dans les courants qui influencent leur pensée comme dans les actions qu'ils mettent en œuvre, les groupes sont porteurs d'une diversité et d'une variété énorme, confirmant ainsi une première intuition. Avec certaines caractéristiques en commun : la plupart des groupes sont de création récente ; ils ont une volonté de changement du monde actuel, en faisant des liens entre la crise environnementale actuelle et le besoin de protéger la nature, à travers l'établissement d'autres rapports qui ne soient pas ceux de la domination. Les groupes, pour la plupart homogènes dans la composition de leurs membres et celle des personnes participantes à leurs actions, sont conscients de cet aspect et mettent en place des tactiques pour diversifier leur composition. Quant aux pratiques, l'horizontalité, la négociation et le consensus sont au centre de leur organisation et de leurs modes de fonctionnement. L'utilisation de la pratique du cercle et de la mixité/non-mixité sont des stratégies courantes mises en place par ces groupes, similaires en cela à des pratiques écoféministes. Une résurgence des thématiques

écologistes et féministes Belgique francophone est perçue, grâce à l'urgence écologique et la répercussion du mouvement *Fridays for Future* ainsi qu'à l'effet du mouvement #MeToo, avec une nouvelle forme d'activisme mise en avant et l'arrivée d'une nouvelle génération plus militante. Concernant l'écoféminisme, il s'agit plutôt d'une émergence que d'une résurgence, conséquence de l'influence du monde académique et de la profusion d'ouvrages publiés récemment sur la thématique.

Bien qu'il y ait aussi une diversité dans les approches, la plupart des groupes mènent une réflexion sur le genre comme construction sociale, avec un focus spécial sur la réappropriation de notions liées aux accusations d'essentialisme, aspect caractéristique des réflexions écoféministes. Ils intègrent aussi des lunettes intersectionnelles pour comprendre les enjeux et conséquences sur la vie des personnes, en faisant l'analogie entre l'exploitation des femmes et celle de la nature. Dans leurs pratiques, à travers une réappropriation qui pourrait être considérée similaire à celle de *Reclaim* des écoféministes, ces groupes réinventent et se réapproprient des notions comme le soin, la maternité et le rôle de mère ou bien le corps, considérées comme « féminines » et « naturelles », raison pour laquelle ces notions ou valeurs ont été infériorisées dans nos sociétés dualistes.

Figure de femme puissante pour les un-es, archétype ou bouc émissaire pour les autres, l'intégration des sorcières dans les pratiques semble effective pour certains groupes, ou en exploration pour d'autres. Elle prend forme aussi bien dans les pratiques activistes que dans des activités de réappropriation de savoirs.

Il est important de souligner que cette étude n'a pas abordé davantage d'aspects en détail, comme la dimension politique que les groupes intègrent dans leurs pratiques et théorisations, l'articulation des rapports de domination, les stratégies pour sortir de la binarité.

En dernier lieu, il faut tenir compte que le travail d'exploration du terrain a été fait dans le cadre d'une recherche d'un master universitaire, entre fin 2020 et début 2021, une période où nous étions tous et toutes en train de vivre les conséquences du contexte sanitaire où les écoféminismes apportaient une voie de sortie,

une alternative à la situation vécue. Il serait pertinent d'examiner l'évolution de ces groupes dans les prochaines années pour déterminer si nous sommes en train d'observer la naissance d'un mouvement consolidé et organisé plutôt que l'apparition d'un courant éphémère.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- Bereni, Laure et al. *Introduction aux études de genre*. De Boeck, 2012
- Burgart Goutal, Jeanne. *Être écoféministe. Théories et pratiques*. Paris, L'échappée, 2020
- d'Eaubonne, Françoise. *Le féminisme ou la mort*, 2^e éd. Paris, le passager clandestin, (1974) 2020
- Delphy, Christine. *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?* Paris, La Fabrique, 2008
- Federici, Silvia. *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*. Paris, Entremonde/Senonevero, (2004) 2014
- Hache, Emilie (éd.). *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*. Paris, Cambourakis, 2016
- Haraway, Donna. *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-fictions-féminismes, Exils*, 2007
- Haraway Donna. *Manifeste des espèces de compagnie*. Paris, Éditions de l'éclat, 2010
- Harraway, Donna. *When species meet*. Minneapolis and London, University of Minnesota Press, 2008
- Harding, Sandra. *The feminist standpoint theory reader. Intellectual and political controversies*. Londres et New-York, Routledge, 2004
- Kaufmann, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif*. Paris, Armand Colin, 4^e éd., (1996) 2016, pp. 47-56
- Starhawk. *Quel monde voulons-nous ?* Paris, Cambourakis, (2002) 2019
- Starhawk. *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*. Paris, Cambourakis, (1982) 2015

Articles

Banton, Michael, et Hiernaux, Jean. *Four Statements about race*. UNESCO, 1969 - <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf000012296>

Benquet, Marlène, et Pruvost, Geneviève. « Pratiques écoféministes : corps, savoirs et mobilisations », *Travail, genre et sociétés*, vol. 42, no. 2, 2019, pp. 23-2 - <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0023>

Burgart Goutal, Jeanne. « Un nouveau printemps pour l'écoféminisme ? », *Multitudes*, vol. 67, no. 2, 2017, pp. 17-28 - <https://doi.org/10.3917/mult.067.0017>

Clair, Isabelle. « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 213, no. 3, 2016, pp. 66-83 - <https://doi.org/10.3917/arss.213.0066>

Crenshaw, Kimberlé Williams. « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, vol. 39, no. 2, 2005, pp. 51-82 - <https://doi.org/10.3917/cdge.039.0051>

Hache, Émilie. « Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour ! Écrivaines, philosophes, activistes et sorcières écoféministes face au dérèglement climatique », Rémi Beau éd., *Penser l'Anthropocène*, Presses de Sciences Po, 2018, pp. 113-123 - <https://doi.org/10.3917/scpo.beaur.2018.01.0113>

Jacquemart, Alban et Masclat, Camille. « Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 46, no. 2, 2017, pp. 221-247 - <https://doi.org/10.4000/clio.13784>

Koechlin, Aurore. « L'auto-gynécologie : écoféminisme et intersectionnalité », *Travail, genre et sociétés*, vol. 42, no. 2, 2019, pp. 109-126 - <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0109>

Larrère, Catherine. « L'écoféminisme : féminisme écologique ou écologie féministe », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 22, 2012 - <https://doi.org/10.4000/traces.5454>

Larrère, Catherine, « L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *Multitudes*, vol. 67, no. 2, 2017, pp. 29-36 - <https://doi.org/10.3917/mult.067.0029>

Larrère, Catherine, « La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme », *Cahiers du Genre*, vol. 59, no. 2, 2015, pp. 103-125 - <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0103>

Lecerf Maulpoix, Cy, et Le Donné, Margaux. « Sensibilités climatiques entre mouvances écoféministes et queer », *Multitudes*, vol. 67, no. 2, 2017, pp. 66-74 - <https://doi.org/10.3917/mult.067.0066>

Leung, Loksee; Miedema, Stephanie; Warner, Xian; Homan, Sarah & Fulu, Emma. « Making feminism count: integrating feminist research principles in large-scale quantitative research on violence against women and girls », *Gender & Development*, 27:3, 2019, pp. 427-447 - <https://doi.org/10.1080/13552074.2019.1668142>

Lienard, Claudine. « "Une sorcière comme les autres" disent-elles », *La Revue Nouvelle*, vol. 5, no. 5, 2017, pp. 62-68 - <https://doi.org/10.3917/rn.175.0062>

Plumwood, Val. « La nature, le moi et le genre : féminisme, philosophie environnementale et critique du rationalisme », *Cahiers du Genre*, vol. 59, no. 2, 2015, pp. 21-47 - <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0021>

Puig de la Bellacasa, Maria. « Divergences solidaires. Autour des politiques féministes des savoirs situés », *Multitudes*, vol. no 12, no. 2, 2003, pp. 39-47 - <https://doi.org/10.3917/mult.012.0039>

Querrien, Anne. « Starhawk, écoféministe et altermondialiste », *Multitudes*, vol. 67, no. 2, 2017, pp. 54-56 - <https://doi.org/10.3917/mult.067.0054>

Raïd, Layla. « Val Plumwood : la voix différente de l'écoféminisme », *Cahiers du Genre*, vol. 59, no. 2, 2015, pp. 49-72 - <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0049>

Rimlinger, Constance. « Travailler la terre et déconstruire l'hétérosexisme : expérimentations écoféministes », *Travail, genre et sociétés*, vol. 42, no. 2, 2019, pp. 89-107 - <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0089>

Zitouni, Benedikte. « Contre la destruction de la planète. L'écoféminisme dans les années 1980 en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *Travail, genre et sociétés*, vol. 42, no. 2, 2019, pp. 49-69 - <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0049>

« Les Sorcières sont de retour », *Multitudes*, vol. 67, no. 2, 2017, pp. 90-93 - <https://doi.org/10.3917/mult.067.0090>

Sites web

Christine Delphy, « La non-mixité : une nécessité politique », 2006 <https://lmsi.net/La-non-mixite-une-necessite>

Joanna Macy, « The Work That Reconnects » s.d. <https://www.joannamacy.net/main#work>

Mémoires universitaires

Werner, Emmeline. « Retrouver la puissance du féminin sacré » *Une ethnographie de l'écoféminisme en pratique au sein d'un cercle de Femmes en Transition*. Faculté de philosophie, arts et lettres, Université catholique de Louvain, 2018. Prom.: Razy, Elodie.

Nolleaux, Gladys. *Sous l'angle du féminisme radical et de l'écoféminisme, comment encadrer légalement la pratique gynécologique et obstétrique dans le respect de la personne et du corps de la patiente*. Faculté de droit et de criminologie, Université catholique de Louvain, 2020. Prom.: Vielle, Pascale.

Deligne, Sarah. *PETIT ESSAI DE VEGANOLOGIE : Comment se structure et se développe le mouvement végétarien contemporain ?*. Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication, Université catholique de Louvain, 2020. Prom.: Verhaegen, Etienne.



Pratiques écoféministes en Belgique francophone

Depuis les années 70, l'écoféminisme revient par vagues successives dans différents lieux sur la planète, tant en écho à des urgences dénoncées par certains mouvements sociaux qu'avec la publication de quelques ouvrages clés.

Corps écrits a suivi de près les évolutions de ce mouvement depuis ces dernières années. Cette étude analyse les pratiques émergentes, ou déjà existantes, en Belgique francophone, et leurs modalités d'organisation, mises en place en 2021 par des groupes, des collectifs ou des associations qui s'inspirent des écoféministes, ou qui s'identifient comme telles.

Les pratiques mises en lumière permettent d'identifier des caractéristiques similaires à celles menées par les mouvements écoféministes dans d'autres parties du monde, quand bien même ces dernières n'étaient pas au préalable considérées comme des pratiques spécifiquement écoféministes.

